

ECOLE INTERNATIONALE DE PSYCHANALYSE APPLIQUEE

**LE FEMININ,
UN AUTRE NECESSAIRE**

Julie Engalenc

Septembre 2025

SOMMAIRE

Introduction

Partie I – Qu’est-ce que le féminin ?

- A) Histoire du féminin dans la psychanalyse
- B) Les différents aspects du féminin
- C) Le féminin et ses liens inconscients

Partie II – Le travail de féminin, étapes majeures et entraves

- A) L’environnement du sujet : l’entourage, la mère, le père
- B) Les castrations issues des différents stades du développement psychosexuel
- C) Étude de cas

Partie III - Le féminin, une rencontre au-delà de la castration

- A) Les forces cachées du féminin
- B) Lien entre travail de féminin et symbolisation
- C) Intégration de l’Autre en soi
- D) Travail de féminin et société occidentale

Conclusion

Bibliographie

LE FEMININ, UN AUTRE NECESSAIRE

Introduction

Aborder le thème du féminin n'est pas chose aisée car c'est un vaste sujet, régulièrement questionné par la psychanalyse mais pas seulement, il l'est aussi par les sciences humaines et sociales, car depuis toujours, la façon dont nous nous comportons avec le féminin est un marqueur de nos civilisations et sociétés. Comme tout sujet complexe, le féminin est protéiforme et peut donc être abordé sous différents angles, il est de plus évolutif en fonction de son époque et son environnement, ce qui le rend d'autant plus difficile à traiter. D'ailleurs, sa définition dans le dictionnaire nous trompe par son apparente simplicité : « *Qui est propre à la femme. Ensemble des éléments considérés comme spécifiques ou caractéristiques, de la femme, de la féminité.* »

Elle nous trompe parce qu'au-delà du domaine de la biologie où les caractéristiques physiologiques propres à la femme sont clairement identifiables : utérus, vagin, poitrine, système endocrinien et hormonal... ainsi que toutes les capacités spécifiques qui en découlent : menstruations, enfantement, allaitement, etc... il devient délicat de définir ce qui est vraiment caractéristique de la femme sur les plans psychique et comportemental tant cela va dépendre de la façon dont chaque sujet femme va intégrer ses spécificités biologiques (les symboliser) et interagir avec le monde extérieur.

D'autant que la perception que la femme aura de ses spécificités ne sera pas seulement endogène, elle sera également exogène en fonction du regard (et du comportement qui en découle) que le monde extérieur portera dessus.

Oui il existe bien une réalité biologique qui concerne une catégorie d'individus et les définit en partie, mais est-ce suffisant pour définir ce qui est féminin ?

Ce serait balayer bien vite la complexité de la psyché humaine et nier l'importance de ses processus d'étayage dont l'identification est un des mécanismes principaux et le socle de la constitution de la personnalité. Nous pouvons donc dire que le féminin se forme à la fois sur une réalité biologique mais également par processus identificatoire. Rappelons que l'identification a un prototype : l'incorporation, processus lié au stade oral cannibalique, dont un des buts principaux est l'appropriation des qualités de l'objet. Ce processus d'identification est très intense au début de la vie et va permettre la constitution du Moi qui va introjecter les multiples caractéristiques des objets avec qui il y aura attachement. Dès lors, on peut comprendre l'importance de la place des figures d'attachement dans le processus d'étayage de la personnalité en devenir.

Le processus d'identification concerne aussi bien les garçons que les filles qui vont introjecter à la fois des éléments masculins et féminins issus de leurs diverses relations d'objets. Rappelons la théorie freudienne de la bisexualité psychique qui se réfère à la coexistence de tendances masculines et féminines dans la psyché de chaque individu, tendances issues des premières étapes du développement psychosexuel de l'enfant incluant des désirs ou des identifications envers des objets des deux sexes.

Les figures féminines vont donc œuvrer à constituer les personnalités des deux sexes, qui vont avoir pour tâche future de résoudre l'ambivalence intérieure que suscite ces diverses introjections en fonction de ce que vient représenter le féminin dans leur environnement socio-culturel. Si ce qu'elles représentent est acceptable pour le Moi, alors elle seront un enrichissement pour celui-ci et seront intégrées de manière homogène à la personnalité, si ce qu'elles représentent paraît trop dangereux, elles seront alors projetées à l'extérieur afin de préserver la cohérence du Moi. Quand ce travail d'intégration du féminin ne peut se faire, nous nous heurtons à ce que Freud appelle le « *refus du féminin dans les deux sexes* ».

La possibilité de ce travail d'intégration que l'on peut nommer « *travail de féminin* » va bien sûr dépendre de la qualité de l'environnement et des relations d'objets de l'individu, mais surtout de sa propre capacité à digérer, transformer et intégrer la notion de différence à son propre Moi. Car, pour le garçon comme pour la fille, c'est la rencontre avec l'autre sexe qui viendra faire naître la notion d'Autre et qui marquera le point de départ du travail de féminin.

Nous verrons que c'est au terme ce travail que nous accédons à l'altérité, au dépassement du narcissisme. Le travail de féminin n'est donc pas seulement un travail d'étayage propre à la fille dans sa réalité biologique, c'est aussi une expérience mutative, de réorganisation narcissique et objectale pour les deux sexes, dont l'aboutissement est la rencontre et l'intégration de l'autre, du différent, du non conscient, de l'inconnu, en soi. C'est ce que Jung nomme « *processus d'individuation* », processus par lequel l'individu se réalise, transmute, en intégrant la totalité de sa psyché, dont le féminin fait partie.

Évidemment, pas de concept de féminin sans son alter ego le masculin. La découverte de la différence des sexes est une étape majeure dans le processus d'organisation psychique de l'enfant et, est nécessaire à la construction de son identité car, c'est du contraste, de la dissociation d'avec l'autre que le Moi se forme. C'est justement parce qu'il vient se distinguer du masculin par ses particularités, que le féminin prend toute sa fonction organisatrice. C'est en partie de la dynamique psychique issue de ce contraste que s'étayent l'individu et sa personnalité, et à terme sa sexualité. M. Schneider dans son livre « *La confusion des sexes* » éclaire le sujet de cette manière : « *Quelle que soit notre sexualité, celle-ci s'inscrit en référence à la différence des sexes, même et surtout quand elle vise à la transgresser. Il n'y a pas d'asexualité ni d'asexualité. On n'est pas humain sans être homme ou femme. On n'est pas humain avant d'être homme ou femme* ».

A l'inverse de la tendance actuelle qui cherche à gommer les différences homme-femme et qui floute les rapports entre individus mais également le rapport à soi, nous allons tenter ici de redessiner les contours du concept de féminin afin de mieux en comprendre la fonction dans la constitution de l'identité et de l'autonomie psychique du sujet.

Nous allons voir que la question du féminin est un large concept qui a été et continue d'être exploré sous différents angles en fonction de l'époque et de l'environnement des auteurs dans la théorie psychanalytique. Comme tout concept il évolue au rythme des sociétés qui l'étudient et en fonction des préoccupations propres à son époque. La psychanalyse est une pensée en mouvement, dans cette étude je propose de traiter la question du féminin sous un angle psychodynamique, c'est-à-dire comme un processus d'étayage de la personnalité autonome au-delà de toute notion de genre.

- Dans une première partie nous allons définir le concept de féminin, nous irons questionner sa place dans l'histoire de la psychanalyse et nous verrons les différentes formes qu'il peut prendre au cours de la vie réelle et psychique de l'individu.

- Dans une deuxième partie nous explorerons le concept de *travail de féminin* et nous étudierons les étapes majeures et les entraves qui se présentent pendant ce processus, notamment au cours des différentes épreuves de castrations.

- Dans une troisième partie nous verrons comment *le travail de féminin* mène au-delà de la castration et pourquoi il est un processus indispensable à la constitution de la personnalité autonome.

Partie I

Qu'est-ce que le féminin ?

A) Histoire du féminin dans la psychanalyse

Freud aura longtemps œuvré à essayer de résoudre « *l'énigme du féminin* » comme il la nomme, mais devra reconnaître au crépuscule de sa vie que malgré les connaissances accumulées, le mystère du « *continent noir* » reste entier. Que l'on soit d'accord avec ses théories ou non, Freud aura eu le courage d'oser questionner (parfois maladroitement, certes) le sujet du féminin, et d'en poser certaines bases qui sont devenues autant de références à explorer ou à critiquer, mais qui ont le mérite d'avoir vu le jour et de mettre ainsi en lumière un thème peu traité jusqu'alors.

Nombreux sont les psychanalystes qui ont travaillé à éclairer « *l'énigme du féminin* », notamment les femmes qui ont dès le départ massivement investi la psychanalyse comme analysantes et analystes. Ces analystes contemporaines de Freud, ont œuvré à ses côtés afin de l'aider à étayer ses recherches, principalement axées sur la sexualité féminine, mais le plus souvent pour les remettre en question, proposant des conceptions concurrentes. On pense à Karen Horney, Helene Deutsch ou Melanie Klein parmi les plus influentes.

En effet, on a souvent reproché à Freud le phallocentrisme de sa pensée (système de pensée dans lequel le phallus constitue le référent primordial), ce qui aura eu le mérite de voir émerger bon nombre de recherches sur le féminin dans le but de décentrer le phallus ou tout du moins, lui donner un pendant féminin. Je pense notamment à Mélanie Klein qui dans sa théorie a minimisé la place du phallus qui ne prendra sa signification qu'à travers le corps la mère. Mais le sujet ne sera pas seulement investi par les femmes, rappelons le rôle important que joua Karl Abraham dans l'ouverture de la question sur la

sexualité féminine qui, pour lui a dès le début de vie ses propres caractéristiques et dynamiques, ses travaux jetteront les bases de la pensée kleinienne.

A la mort d'Abraham, les discordes sur le sujet laisseront la communauté analytique au bord de la rupture. Il faudra attendre les années 1960-1970 pour que les questions de la sexualité féminine et du féminin soient à nouveau soulevées par Jacques Lacan lors de ses fameux séminaires, nous y reviendrons plus loin.

Dans tous les cas, les thèses de Freud vont susciter des controverses au sein même de la psychanalyse, comme par exemple celle à propos de la connaissance précoce du vagin : d'un côté ceux qui soutiennent la méconnaissance du vagin jusqu'à une époque tardive (aux côtés de Freud, Jeanne Lampl de Groot, Hélène Deutsch, Marie Bonaparte), de l'autre ceux qui croient en sa connaissance précoce et pour lesquels l'enfant de sexe féminin est fille dès le début (Karen Horney, Josine Müller, Karl Abraham, Mélanie Klein, Ernest Jones).

Connaissance initiale qui, pour Karen Horney et Josine Müller subirait le refoulement d'une organisation vaginale primaire, le primat du phallus cher à Freud ne deviendrait dans cette optique qu'une défense contre une position féminine initiale.

Une autre divergence connue est celle de la théorie de Melanie Klein, qui offre un complet renversement de la thèse freudienne. Contrairement à l'idée de Freud que tout enfant naît garçon quel que soit son sexe anatomique et que la petite fille doit donc le devenir par un déplacement, de son objet d'amour (de la mère vers le père) et de sa zone génitale érogène (du clitoris vers le vagin), Melanie Klein soutient l'existence d'une position féminine primaire chez le garçon comme chez la fille. La féminité n'est pas associée au pôle passif mais à une qualité de réceptivité liée à la phase orale des premiers mois, commune aux deux sexes. D'emblée la libido n'est pas phallique mais marquée par la pulsion orale qui lui confère un aspect féminin et réceptif. Ce n'est pas la castration mais l'inéluctable frustration du sein maternel qui amène le garçon comme la fille à

se détourner de la mère. Le père est bien présent dès le début dans la sphère psychique de l'enfant, mais un père logé à l'intérieur du corps de la mère, créant ainsi la notion de « parents combinés ». En bref, toute la pensée de Melanie Klein consiste à dire que c'est la première relation au sein qui structure toutes les relations objectales futures de l'enfant. Elle mettra l'accent sur l'oralité et les phantasmes en lien avec l'intériorité du corps propre à la fille.

Helene Deutsch restera plus dans la lignée freudienne, elle soutiendra une sexualité féminine organisée autour du phallus, mais se démarquera de celle-ci en soulignant l'importance de l'oralité dans la genèse de la réceptivité et la passivité féminine, ainsi que celle de l'existence de désirs envers l'objet paternel propres à fille, le tournant vers le père n'étant pas seulement le fruit d'une envie narcissique d'un pénis externe, mais bien le mouvement qui la porte vers le désir d'un coït (en référence aux fantasmes de viol notamment).

Freud rejettera (parmi d'autres) la thèse d'une libido d'origine féminine pour continuer à soutenir la thèse d'une libido unique quel que soit le sexe à la phase phallique. Pour lui, l'ancien désir viril de posséder le phallus subsiste même quand la féminité est le mieux établie, que ce soit à la suite d'une évolution normale ou même d'une analyse réussie. Dans la théorie freudienne, le « *travail de féminin* » ne concerne donc que la fille, s'illustrant par les remaniements psychiques par lesquels elle passera de la position infantile phallique à une position féminine adulte. Évolution marquée par la reconnaissance de la différence des sexes, le déplacement des investissements libidinaux (double changement d'objet, d'abord la mère, puis le père) et l'intégration de sa capacité reproductive comme substitut symbolique du phallus.

C'est cette résistance à l'ouverture et à la remise en question de certaines de ses théories (dont celle du phallus) qui sera souvent reprochée à Freud et sera à l'origine de fractures avec certains de ses disciples.

Ce sera le cas de sa relation avec Carl Gustav Jung, qui malgré la collaboration intense et fructueuse et une évidente complicité entre les deux hommes, ne survivra pas aux nombreux points de discorde, notamment à propos de la place « excessive » qu'au sens de Jung, Freud donnait à la sexualité et qui à ses yeux, réduisait le champ d'investigation analytique. Jung se refuse à considérer l'être humain comme gouverné par son seul instinct sexuel, sans pour autant en nier l'importance. Il ne peut toutefois accepter de réduire le fonctionnement psychique à cette seule composante, pour lui, la libido (l'énergie psychique) est composée de nombreux autres instincts qui ont tous leur fonction propre. Avec son approche décentrée du phallus et dégagée de l'idée d'une libido uniquement sexuelle, Jung fait entrer le sujet du féminin dans une dimension plus symbolique. Ses théories sur les archétypes, l'inconscient collectif et sur le couple anima/animus, permettent de donner au concept de féminin une dimension dynamique et de libérer le sujet de la notion de genre en devenant un travail d'élaboration psychique et identitaire pour les deux sexes, il propose une vision plus élargie du « *travail de féminin* ».

A travers les concepts d'anima (le féminin de l'homme) et d'animus (le masculin de la femme), Jung élabore l'idée de propriétés du sexe opposé présentes en chacun de nous de manière plus ou moins consciente, disposition latente de notre psychisme qui aspire à être reconnue afin de devenir un être équilibré. Il est vrai que Freud avait déjà jeté les bases théoriques de la bisexualité psychique, c'est à dire la coexistence de tendances masculines et féminines dans la psyché de chaque individu au-delà des distinctions biologiques et sexuelles. En effet, les théories freudiennes nous montrent comment au travers de ses différents stades, le développement psychosexuel de l'enfant implique des désirs et des identifications envers des objets des deux sexes. Mais dans ses travaux sur le sujet, Jung va plus loin en explorant pour l'homme et pour la femme les chemins d'intégration de leur contrepartie sexuelle et les risques encourus lorsque cette contrepartie reste inconsciente.

Dans sa théorie, anima et animus ont une fonction de médiation entre les plans conscient et inconscient de l'individu et par conséquent de régulation des rapports entre les hommes et les femmes.

Plus tard, les travaux de Jacques Lacan sur la sexualité féminine et la notion de féminin emmèneront un affinage nouveau du sujet, s'inscrivant parfois dans le prolongement, parfois dans la remise en question des théories freudiennes. Avec ses concepts sur le langage et le symbolique, Lacan nous offre une nouvelle lecture du sujet en associant le masculin à l'universel, à la logique phallique et au symbolique et en introduisant la notion du « *pas-tout* » du côté du féminin. Cela signifie pour lui que le féminin échappe en partie à la loi phallique et à sa totalité symbolique (référence universelle pour les deux sexes), le rendant particulièrement énigmatique et difficile à symboliser.

Pour Lacan il n'y aurait pas de mots, de langage pour référencer l'invisible de la femme, ce qui l'amène à prononcer la fameuse phrase « *La femme, ça n'existe pas* », sous-entendant que l'idée d'une féminité universelle comme référence n'existe pas, la féminité est donc multiple, mouvante et surtout subjective.

Le lien entre langage, symbolique et phallique est très intéressant car il vient nous dire que ce qui est visible est représentable donc symbolisable, comme le pénis de l'homme et, inversement que ce qui est invisible comme le sexe féminin échappe à la symbolisation et reste dans l'inconscient. Ce qui vient en partie corroborer la thèse freudienne du sexe universel, les deux sexes prennent en référence seulement ce qui est visible, le pénis et se construisent en fonction de sa présence ou de son absence (engendrant la naissance du complexe de castration pour les deux sexes). L'absence de représentation du féminin et le risque de « *refus du féminin* » concerne donc les deux sexes. Ce qui ne peut être symbolisé restant sur le plan inconscient (donc non intégré au Moi), le féminin et par conséquent les femmes, deviennent alors lieu potentiel de projections.

Comme celle de Jung, l'approche de Lacan a pour conséquences d'emmener un décentrement de la notion de féminin au-delà du biologique et nous invite à le penser comme une position subjective, il réoriente lui aussi la discussion vers le symbolique. Lacan place donc d'un même côté l'individu homme et l'individu femme qui serait l'Un et, d'un autre côté la notion de féminin qui serait l'Autre. Aller à la rencontre du féminin est donc pour l'homme comme pour la femme, rencontrer ce qui n'est pas connu, non référencé dans notre ordre symbolique, en somme ce qui nous est étranger.

En déplaçant la question du féminin en dehors du cadre anatomique classique (absence de pénis/envie de pénis), Lacan sort du phallocentrisme reproché à Freud et offre une ouverture vers un féminin Autre et non plus en opposition au masculin. Il sort de la logique phallique et du tout (structurée par la phallus et la castration) et ouvre la porte à une réflexion qui ne passe pas par la revendication d'une place égale dans l'ordre symbolique masculin, mais par une reconnaissance de la différence radicale du féminin.

Parallèlement aux travaux de Jacques Lacan, Françoise Dolto psychanalyste contemporaine de ce dernier, apportera elle aussi une perspective nouvelle sur la féminité et la sexualité féminine en s'appuyant sur ses travaux avec les enfants et en explorant notamment la construction du corps et de l'identité. Elle développera le concept « *d'image inconsciente du corps* » qu'elle considère comme une représentation interne et symbolique qui ne concerne pas seulement l'anatomie de la personne mais également ses émotions, relations ou fantasmes qui contribueront à la construction de son identité. Chez la femme cette image sera influencée par les expériences de féminité vécues depuis l'enfance et par la façon dont elle perçoit son corps, sa différence sexuelle, ainsi que les attentes de la société et de ses figures parentales. Dans la continuité des pensées freudienne et lacanienne, Dolto ne conçoit pas la féminité comme une essence stable mais

comme un travail psychique qui évolue au fil des expériences, idée d'un processus dynamique déjà évoqué dans le concept de « *travail du féminin* ». Dolto mettra également l'accent sur le désir féminin, élément central dans la constitution de l'identité féminine, permettant à la fille de se reconnaître en tant que sujet désirant, autonome dans son rapport au corps et à la sexualité. Par son approche originale de la psychanalyse et par sa faculté à décoder et à nommer le monde psychocorporel en cours de construction du petit humain, Françoise Dolto a apporté beaucoup de matière, à travers un vocabulaire riche et imagé, à la compréhension de la constitution de l'identité de l'individu, apportant une vision concrète de la dynamique invisible liant corps et psyché. Elle vient également mettre des mots sur des processus ou des situations qui n'avaient pas encore été nommées dans le champ de la constitution de l'identité et de la sexualité féminine, ouvrant la voie à une féminité qui ne se définit pas uniquement par rapport à l'homme ou à la maternité mais comme une expression personnelle et libre du désir, offrant ainsi des supports à la symbolisation de concepts jusqu'alors absents de notre champ de représentations qui valorisent épanouissement personnel et autonomie du désir féminin. C'est elle qui introduira le concept de castrations « symboligènes » qui, comme nous le verrons constituent les étapes essentielles du travail de féminin car, pas d'ouverture possible sans au préalable des phases progressives de détachement.

B) Les différents aspects du féminin

Nous avons vu dans l'introduction que le féminin était un sujet complexe et protéiforme, difficile à traiter, voyons ce que cela signifie exactement. Cela signifie premièrement qu'il revêt plusieurs aspects en même temps, il peut être à la fois physique, psychique, représentation ou archétype et avoir également une dimension dynamique que l'on retrouve notamment dans les mécanismes de défense « *refus du féminin* » ou d'étayage « *travail de féminin* ».

Cela signifie également que ce n'est pas un concept figé ou défini car il n'y a pas un féminin à proprement parler, mais autant d'expériences du féminin qu'il y a d'individus. Que malgré son appartenance au champ lexical de la femme, il concerne également les hommes notamment au travers de la bisexualité psychique et du processus d'identification. Et qu'enfin il dépasse toute notion de genre dans le « *travail de féminin* » qui est un processus d'ouverture à l'inconnu en soi et en dehors de soi, se rapprochant du processus d'individuation ou de détachement des relations d'objets, dont le but est un certain degré d'autonomie psychique du sujet, base indispensable à la future capacité de rencontre.

Le féminin visible

Le féminin visible, externe, c'est celui qui détermine l'individu femme par ses caractéristiques et fonctions physiques particulières, que nous pourrions aussi appeler féminin biologique ou genre féminin. Il oriente la femme vers une expérience de la vie singulière, au travers de phases et de comportements spécifiques que sont les menstruations, la sexualité, la grossesse, l'enfantement et la ménopause. Le féminin biologique comme le masculin biologique appartient à ce que la pensée philosophique nomme « *facticité de l'existence* » qu'elle utilise à propos des faits naturels qui structurent la vie d'un individu sans qu'il n'ait de pouvoir de décision dessus (à part peut-être celui de l'accepter ou non). C'est le féminin du corps, du visible, de l'extérieur, celui de la séduction, corps que l'on peut d'ailleurs chercher à gommer, dissimuler ou au contraire à exposer ou surinvestir. Son corps tout entier, qui pourra être identifié donc reconnu (contrairement à son sexe), sera investi narcissiquement par la fille comme équivalent du phallus dans la loi symbolique.

Le féminin invisible

C'est la partie invisible du corps de la femme, interne, mystérieuse, inconnue, partie porteuse de tous les fantasmes de dangerosité pour les deux sexes car nous

le disions plus haut, invisible donc non représentable pour la psyché, partie sur laquelle Freud butait et qu'il nommait «*mystère du féminin* ». C'est également celle du «*pas-tout* » pour Lacan, partie qui échappe aux structures du langage et du symbolique de la logique phallique.

Comme il n'y a pas de langage pour référencer ce qui est invisible, cette partie-là ne peut être représentée psychiquement et reste souvent inconsciente, pour autant cela ne veut pas dire qu'elle est inactive, elle n'est simplement pas reconnue, elle est niée par l'individu en lui et en dehors de lui. La principale conséquence de l'invisibilité d'une partie du féminin dans la logique phallique est que féminin soit égal à châtré donc inférieur, et par conséquent que le corps de la femme devienne lieu de prise de pouvoir et que le sujet femme devienne objet car méprisé. Du côté de la femme, le risque est de rester dans un narcissisme phallique par surinvestissement du féminin visible et de ne pas accéder au féminin génital par manque d'investissement libidinal d'une partie de soi qui ne peut être nommée. Nier ce qui ne se voit pas, pour les deux sexes c'est s'amputer d'une partie de soi. Accepter l'idée d'une cohabitation du visible et de l'invisible fait partie des nombreux antagonismes propres à la nature humaine que l'individu aura à dépasser au cours de sa vie.

La féminité

Elle pourrait être vue comme l'expression condensée de ces deux faces dans le monde extérieur et du degré d'harmonie entre ces deux faces. Un accordage entre visible et invisible, une expression plus ou moins homogène entre l'acceptation du principe de réalité (je suis une femme) et le degré d'épanouissement à l'être. Un certain équilibre apaisé entre la femme, sa nature et ses représentations ?

Il est intéressant de voir le regard porté par la psychanalyste britannique Joan Rivière (traductrice des textes de Freud et élève de Mélanie Klein) au début du XX^{ème} siècle sur ce sujet, à ses yeux la féminité est plus à voir comme une performance, une stratégie d'adaptation face au manque, en lien avec le complexe de castration et dont la fonction défensive serait de répondre aux attentes de l'Autre (société, regard masculin).

Dans son texte de 1929, «*La féminité en tant que mascarade* », elle exprime l'idée que féminité et mascarade sont toujours liées de près ou de loin. Pour elle, la féminité relève moins d'une réalité authentique que d'une stratégie de survie et d'adaptation aux normes sociales imposées, une performance destinée à dissimuler une part de vulnérabilité ou d'incomplétude face au modèle phallique. Lacan en reprend d'ailleurs la thèse dans le Séminaire livre XI consacré aux «*Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* » de 1964, et va plus loin en soutenant l'idée que ce qui est présenté comme système de défense par Joan Rivière serait l'attitude féminine par excellence. Puisque le sexe féminin n'est pas, la femme va créer un paraître qui se substitue à l'avoir pour masquer le manque. Le but ici n'est pas d'être le phallus mais bien de paraître l'être. La mascarade serait alors comprise comme l'organisation inconsciente d'un trompe-l'œil s'articulant autour du creux, de l'interne, de l'invisible dont la fonction serait de dissimuler l'absence de pénis, qui renverrait plus primitivement à l'absence de l'objet premier, castration ultime pour tout individu. Finalement pour Lacan, dans l'attitude féminine ce n'est pas tant l'objet mais son absence à laquelle il s'agit de donner forme, afin que ce manque (dissimulé) puisse se constituer en objet du désir pour l'Autre, c'est en ce sens qu'il situe la mascarade féminine du côté du symbolique. Dans sa forme aboutie on pourrait dire que la mascarade féminine est une sublimation de l'absence. Le propre de la féminité est de ne pouvoir être reconnu que par un autre, c'est la manifestation du désir de l'Autre qui vient la légitimer et lui donner consistance. Toute cette stratégie d'adaptation judicieusement pointée par Joan Rivière n'est-

elle finalement pas un processus d'élaboration psychique ? En œuvrant à mettre en forme le manque, le vide, l'absence, la mascarade participe de manière active au *travail de féminin*.

L'Archétype du féminin

L'archétype est un modèle représentatif, un prototype de référence commun à l'ensemble des individus. Pour Jung, les archétypes font partie d'un héritage à la fois collectif et individuel, ils sont présents dans l'inconscient de l'homme depuis l'origine. Précisons qu'il faut distinguer le caractère universel de l'archétype de son expression culturelle ou individuelle qui peut varier ; tout en ayant la même signification de fond, les archétypes se déclinent en fonction du lieu, de la culture, de l'époque où ils apparaissent. Toutefois, il y a des archétypes qui restent assez constants dans leur contenu quelques soient leur culture ou leur époque. C'est le cas du masculin et du féminin qui portent en eux toutes les représentations conscientes et inconscientes que les individus se font au sujet de leur nature, à savoir que tout ce qui pourra représenter l'**intérieurité**, (liée à la physiologie du sexe féminin) et les capacités du corps de la femme, sera attribué au féminin et que tout ce qui portera sur l'**extériorité**, (liée à la physiologie du sexe masculin) et les capacités du corps de l'homme sera attribué au masculin. Quelques exemples de représentations en lien avec la capacité d'ouverture et d'intériorité de la nature féminine : Sensibilité, intuition, compassion, connexion émotionnelle, empathie, bienveillance, réceptivité, maternage, vulnérabilité, attente, passivité ... Quelques exemples de représentations en lien avec l'extériorité et la capacité de conquête de la nature masculine : Force, combativité, puissance, ténacité, intellect, volonté, rationalité, activité, pouvoir ... Ces représentations sont des repères constitutifs de base qui demandent à être transformés au rythme de l'évolution psychique de l'individu, sinon le risque est d'enfermer les individus dans les archétypes de leur genre en oubliant qu'ils sont composés des deux aspects. Faire l'analogie entre féminin et

femme et masculin et homme revient à nier et à se couper d'une part importante de chacun d'entre nous. Enfin, si le phallus est surévalué alors le féminin et toutes ses représentations seront de fait dévalués ; dans un tel contexte, le féminin de l'homme et de la femme auront du mal à s'épanouir puisque toutes les capacités en lien avec l'intériorité seront méprisées.

Le refus du féminin

Le refus du féminin c'est donc pour les deux sexes le rejet de la différence des sexes, c'est une réaction face au complexe de castration, point de structure commun aux deux sexes. Dans « Analyse avec fin et analyse sans fin » Freud nous dit que côté féminin il se présente par la quête, l'ambition, l'aspiration à posséder des parties génitales masculines et que, côté masculin il se présente comme le hérissément contre sa position passive ou féminine vis-à-vis d'un autre homme. La revendication phallique, dans les deux sexes, est une défense contre l'angoisse de castration, angoisse liée à la représentation du féminin qui reste trop dangereuse car associée à la passivité, la soumission et la perte. S'il n'est pas seulement passager dans l'organisation psychique du sujet mais qu'il devient un point de fixation, le refus du féminin peut se transformer en haine du féminin, que l'on peut retrouver à différents degrés de la vie sociale ou sexuelle d'un individu ou d'un groupe d'individus dans sa relation maltraitante aux femmes. Dans ses formes agies les plus graves comme par exemple l'excision, il va jusqu'à la mutilation du sexe féminin au travers de pratiques visant à castrer les organes érotiques de la petite fille et de prendre ainsi le contrôle de son corps et de sa position de sujet (désirant et pouvant ressentir du plaisir) en la rabaisant au niveau d'objet (moins angoissant). Dans son ouvrage « Le refus de féminin » J. Schaeffer parle de : « *Pratiques en tant que défenses antisexuelles de groupe visant à réinstaurer l'opposition phallique-châtré, c'est à dire à abolir la différence des sexes masculin-féminin, paradigme de toutes les différences* ».

Il me semble important de préciser que les excisions ne sont pas seulement pratiquées par des hommes sur des femmes, que les femmes de l'entourage de la petite/jeune fille sont très souvent présentes et actives au moment de l'acte, les individus sexués régressant à un niveau primitif et archaïque de Moi groupal asexué, tous unis contre la représentation dangereuse du féminin. Rappelons la théorie lacanienne qui place d'un même côté l'individu homme et l'individu femme qui serait l'Un et, d'un autre côté la notion de féminin qui serait l'Autre.

Le travail de féminin

C'est un travail d'élaboration psychique qui concerne la façon dont chaque individu va intégrer la notion de féminin à son Moi en fonction de ses différentes identifications et de ses propres représentations de féminin.

Pour cela, il faut d'abord que l'individu soit confronté à la situation de la différence des sexes et en accepte la réalité. Cette situation est une étape majeure dans la constitution psychique de l'individu, comme nous l'avons vu précédemment, la prise de conscience d'un sexe autre (que le phallus visible) peut être très difficile à élaborer et selon les capacités et l'assise narcissique de la personne, cette étape pourra amener l'individu à rester aux stades pré-génitaux afin de se protéger. Lorsque cela se produit, c'est parce que l'angoisse de castration est trop menaçante, de fait nous enfermons inconsciemment les individus sexués dans leurs archétypes parce que nous restons référencés au prototype de notre construction psychique pré-œdipienne à savoir :

Papa = phallus = pouvoir et Maman = châtrée = soumission.

Les angoisses de castration empêchent d'investir la libido au-delà du pré-génital, parce qu'elles nous maintiennent dans une **illusion de danger de perte** qui nous demande en réponse de maintenir une lutte imaginaire pour le pouvoir (garder ou avoir le phallus). C'est en acceptant l'idée que tout cela n'est qu'illusion que l'on peut dépasser la castration, il est alors possible de s'identifier à un des deux parents (même sexe ou pas, peu importe) pour accéder à une sexualité génitale.

N'oublions pas que la castration est le noyau de la névrose et que son dépassement au moins partiel est nécessaire afin d'accéder à la situation œdipienne, situation sans laquelle nous ne pouvons aborder et élaborer la différence des sexes, dont la reconnaissance du sexe féminin fait partie. Cette reconnaissance sera le point de départ pour engager le processus de « *travail de féminin* », expérience mutative, de réorganisation narcissique et objectale pour les deux sexes. Il se nomme ainsi car c'est un processus qui s'active au moment de la prise de conscience de la particularité du sexe féminin. C'est un travail de digestion et de symbolisation des conséquences de cette prise de conscience dans la vie psychique de chacun, cette confrontation avec l'absence de sexe visible marque le début d'un long chemin à parcourir vers l'acceptation du manque, du vide ou de l'absence au sens large. il demande une capacité **d'ouverture** à ce qui n'est pas référencé, au différent, ouverture qui sera d'ailleurs prototypique des capacités de maternage de l'individu à savoir : recevoir, contenir et attendre, quel que soit son sexe. On parle de « travail » de féminin parce que c'est un processus de transformation et qu'il est donc dynamique par nature. La notion de dynamique sous-tend aussi l'idée d'une certaine capacité de souplesse et de plasticité psychique afin de digérer et transformer les épreuves rencontrées au cours de ce processus, nous parlerons alors de **résilience**. Comme tout travail d'étayage, le travail de féminin est toujours menacé par le ralentissement ou l'arrêt, voir la régression aux stades prégénitaux, au retour à l'illusion rassurante d'unicité moïque de la toute-puissance. Parce que le travail d'élaboration du féminin nous oblige à être honnête avec nous même, en nous confrontant à la part inconnue, étrangère et moins visible de notre personnalité, il peut être couteux. Parce qu'il nous confronte à l'idée de vide, de manque et d'absence, il peut être vertigineux.

=>Voici les principaux aspects du féminin dans les champs sémantique et psychanalytique, essayons maintenant de voir les aspects qu'il peut prendre sur le plan inconscient individuel ou collectif.

C) Le féminin et ses liens inconscients

Comme nous l'avons vu précédemment, et je dirais que c'est sûrement la principale cause de sa complexité, du fait qu'il échappe en partie à la loi phallique et à sa totalité symbolique (référence universelle pour les deux sexes), une part du féminin reste énigmatique et difficile à symboliser, c'est sa partie invisible. La totalité symbolique de la loi phallique sur laquelle nous nous construisons est une illusion de complétude et de connaissance de soi qui nous rassure, la part de féminin qui nous échappe nous renvoie à notre part inconsciente et incomplète, ce qui peut être effrayant et difficile à accepter. Il est alors plus simple pour la cohérence du moi de projeter cette part inconnue et inquiétante à l'extérieur de soi. De tous temps le sujet du féminin est venu troubler l'illusion d'ordre de l'organisation phallique (individuelle ou sociale), il dérange par sa nature ambivalente, sa différence et sa demande d'ouverture (physique et psychique) qui font violence au Moi.

Pour Lacan un signifiant (ici le mot « féminin ») ne prend son sens que dans sa relation aux autres signifiants. Il soutient également l'idée que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est-à-dire que les processus inconscients fonctionnent par liaisons entre signifiants, sans que le sujet ait nécessairement conscience de ces associations. Voyons comment par associations inconscientes la notion de féminin est souvent reliée à d'autres représentations qui menacent l'intégrité moïque.

Féminin et Inconscient

L'inconscient désigne une partie de nous-même, ou plus exactement une zone de notre esprit où sont stockés une foule de souvenirs, de fantasmes, de désirs

inavouables, que nous ne pouvons pas atteindre car une résistance en nous s'y oppose. L'inconscient est donc une sorte de sous-sol de notre vie psychique où nous plaçons tout ce qui heurte notre conscience.

L'inconscient ne nous veut ni bien ni mal. Nous en possédons un parce que notre moi refuse de laisser pénétrer dans la sphère consciente tout élément susceptible de nous heurter, de nous faire peur, de nous donner une trop mauvaise image de nous ou de ceux que nous aimons. Les pensées et les désirs non conformes vont donc être refoulés dans l'inconscient. Toutefois, ils ne sont jamais suffisamment réduits au silence pour se faire oublier.

Même si la notion d'inconscient est déjà soulevée et étudiée par les philosophes notamment Spinoza, Leibniz ou encore Nietzsche et Schopenhauer qui formulent l'idée d'une « force vitale invisible » qui pousserait les individus à agir à leur insu, elle devient un élément incontournable de l'étude de la psyché humaine grâce aux travaux de Freud, qui attribuera à l'inconscient une place centrale dans nos mécanismes psychiques, élément dont découlera le célèbre concept de refoulement, notion clef de la théorie freudienne.

La sensation que l'inconscient est un danger, une menace, n'est rien d'autre que l'angoisse du Moi conscient qui réalise qu'il ne peut pas tout contrôler.

Je relie inconscient et féminin en ce sens qu'ils ont en commun de représenter une menace pour le Moi de par leur nature inconnue, insaisissable, non symbolisable et peuvent par conséquent tous les deux être niés.

Féminin et Autre

Avec l'approche Lacanienne nous avons vu comment la notion de féminin en se déplaçant au-delà du biologique pour devenir un travail d'étayage commun aux deux sexes, se muait en un travail d'ouverture à l'Autre, avec le non connu, le non référencé dans l'ordre symbolique.

Pour Freud, la crainte originaire (voire la haine) que peut susciter l'Autre par sa radicale différence, vise toujours et en premier lieu la femme, il l'explique en

ces termes dans son ouvrage « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse » : «... Là où le primitif a posé un tabou, c'est qu'il redoute un danger et on ne peut rejeter le fait que toutes ces prescriptions d'évitement trahissent une crainte essentielle à l'égard de la femme. Peut-être ce qui fonde cette crainte c'est le fait que la femme est autre que l'homme, qu'elle apparaît incompréhensible, pleine de secret, étrangère et pour cela ennemie. L'homme redoute d'être affaibli par la femme, d'être contaminé par sa féminité et de se montrer alors incapable.... en tous les cas, les coutumes de tabou que l'on a dénombrées attestent l'existence d'une puissance qui s'oppose à l'amour, parce qu'elle écarte la femme comme étrangère et ennemie. » Puis de poursuivre : « La psychanalyse croit avoir deviné qu'une pièce capitale motivant l'attitude de rejet narcissique, mêlé de beaucoup de mépris, de l'homme à l'égard de la femme doit être attribuée au complexe de castration et à l'influence de ce complexe sur le jugement porté sur la femme ».

Difficile donc de dissocier les deux représentations Autre et femme tant que le complexe de castration n'a pas été dépassé. Comment ne pas également relier cet notion d'Autre à ce mouvement pulsionnel d'autoconservation dont parle Freud dans son ouvrage « Pulsions et destin des pulsions » décrit comme une haine originaire, un premier rejet du dehors qui contrarie ou ne satisfait pas le sujet (mauvais objet kleinien), sorte de haine première qui crée une frontière entre dedans et dehors, d'où la célèbre formule « *l'objet naît de la haine* ».

L'Autre c'est donc l'objet, l'extérieur qui vient effracter le Moi. Cette haine originaire serait une première opération nécessaire de différenciation, un clivage constitutif du Moi. La rencontre avec l'altérité est d'abord hostile, le féminin comme figure extrême de l'altérité rappelle la haine originaire comme mécanisme de défense, à la base de ce que Freud nomme « *le refus du féminin* ».

Féminin et Castration

La castration vient symboliquement représenter la séparation, la coupure, la perte, qu'elle soit réelle ou fantasmée, elle génère de la peur et de l'angoisse. Elle concerne aussi bien les séparations physiques que psychiques, comme la naissance, le sevrage, la séparation d'avec les parents, ainsi que toutes les expériences douloureuses de perte ou de séparation au sens large.

Rappelons que l'individu fonctionne sur le principe de plaisir, surtout au début de sa vie, toute expérience de séparation générera chez lui un réflexe de lutte et de défense contre l'angoisse générée par l'idée de cette perte.

Les angoisses de castration, antérieures à la phase phallique, vont être réactivées dans *l'après coup* au moment de la découverte de la différence des sexes et de la survenue du primat du phallus. Le sexe visible le pénis, est maintenant invité dans l'équation, les garçons pensent avoir quelque chose en plus et constatent que les filles ne l'ont pas. Cela va engendrer chez les deux sexes, deux réactions, à savoir pour les garçons, la peur de perdre le pénis et pour les filles, le sentiment d'en avoir été privées. A ce stade l'enfant n'a pas la capacité d'élaborer cette nouvelle découverte autrement que par l'équation : détenteur de pénis ou châtré. L'organisation psychique ne peut se faire qu'à partir de ce qui est visible, donc le pénis. A partir de là, le sexe de la fille devient la représentation de la castration ultime, il peut être non seulement dévalué voir méprisé s'il vient réveiller une angoisse de castration réelle chez l'individu.

Le refus du féminin est donc une réaction de la part des deux sexes vis-à-vis du complexe de castration. Sans oublier la haine originaire évoquée précédemment, qui fait le terreau de ce rejet. Ce refus devient une protection contre ce qui désunie, effracte, menace l'intégrité du moi par sa différence, sa nouveauté, son inconnu, l'idée de féminin ne peut alors être pensée, élaborée. Le fait d'associer féminin et castration témoigne d'un échec de symbolisation de la différence.

Accéder au féminin demande donc de dépasser la castration, le pénis étant désinvesti de son pouvoir, la castration n'est plus une menace.

Féminin et Passivité

La rencontre psychique avec l'idée du féminin est sûrement l'une des expériences les plus difficiles à élaborer pour les deux sexes car, ce qui fait violence au Moi et à son narcissisme, c'est, à tout âge, le conflit intrapsychique de la différence des sexes. Car le moi a un idéal narcissique d'unicité et celui-ci est menacé par la différence et l'altérité, toutes deux représentées par le concept de féminin. C'est pourtant ce conflit qui participe à la construction de l'identité psychosexuelle mais aussi à l'élaboration de la pensée et, c'est également de la qualité de l'intégration de ce concept que dépendra la capacité d'ouverture de la personne. Toutefois, le concept de féminin étant comme nous l'avons vu étroitement intriqué avec celui de l'étranger, de l'inconnu, il semble soumettre le Moi à une menace constante de régression, de replis sur soi, de retour à un narcissisme apaisant, tant le concept d'altérité lui fait violence. *Le travail de féminin* demande donc un effort toujours renouvelé d'ouverture à l'autre.

L'angoisse du féminin est une angoisse liée à la passivité, la réceptivité ou le manque, en lien avec la dépendance absolue à sa mère des premiers mois de vie du bébé. Elle est une défense face à la puissance archaïque de la mère, face à la menace d'un objet perçu comme envahissant ou infini, cette dépendance des premiers temps pouvant créer une angoisse de dissolution du Moi et l'intensité de la fusion avec la mère pouvant être vécue comme une menace pour l'autonomie du sujet à venir. Dans l'appareil psychique alors en formation, la passivité acquiert une connotation négative qui sera étendu au concept de féminin. La réceptivité du sexe féminin peut également renvoyer au versant négatif de la passivité et aux angoisses de castration pour les deux sexes. Son ouverture, sa dépendance à un autre sexe peuvent mettre le sujet dans une position qui blesse son fantasme narcissique de complétude et d'autonomie. Pourtant, les pulsions génitales renforcées par la libido orale apparaissent très tôt nous dit Freud, et elles ont un caractère féminin et réceptif dans les deux sexes. Si la passivité en lien avec la relation d'objet des premiers temps de vie peut être

intégrée harmonieusement au Moi, elle devient alors une précieuse acquisition qui formera le socle de la réceptivité et des capacités maternelles futures pour les deux sexes. Capacités qui mèneront aux célèbres concepts psychanalytiques de contenance, d'espace psychique et de Moi-peau chers à Wilfred Bion et Didier Anzieu. L'angoisse du féminin quand elle est pathologique peut alors nous informer de la dysharmonie de lien avec l'objet primaire.

=> Voilà quelques exemples d'analogies qui peuvent être faites à notre insu avec la notion de féminin et qui peuvent inciter le sujet à se défendre face à la menace que le féminin représente pour le Moi. Bien qu'elles soient la plupart du temps inconscientes, les conséquences de ces *illusions* de menaces sont bien réelles et se traduisent par une fermeture du sujet à ce qui est différent de lui, à ce qui ne fonctionne pas comme lui, voir au mépris de toute différence.

Rappelons toutefois que ces mécanismes de fermeture et de rejet sont fort problématiques pour la vie sociale adulte mais qu'ils ont au départ une fonction défensive normale et régulatrice du Moi, indispensable à la cohérence psychique du petit humain car, pas d'ouverture possible avant une bonne cohésion du Moi. Nous venons de traiter dans une première partie la place du féminin dans la psychanalyse ainsi que ses différents aspects dans les champs sémantique, analytique, sur les plans conscient et inconscient. Voyons maintenant dans une deuxième partie quelles sont les étapes majeures et les entraves sur le long chemin du *travail de féminin*, c'est-à-dire les moments clés où les enfants des deux sexes auront l'opportunité (ou l'impossibilité) d'intégrer la notion de féminin. Nous verrons également que c'est de la qualité de cette intégration que dépendra en grande partie l'équilibre de la personnalité autonome.

Partie II

Le travail de féminin, étapes majeures et entraves

Rappelons que le travail de féminin est un long processus de dépassement de la castration et par conséquent de réorganisation narcissique et objectale pour les deux sexes. Ce travail est associé au féminin car il demande une capacité d'ouverture à ce qui n'est pas référencé, donc à une prise de risque. Le risque de s'exposer avant de savoir ce qu'il va advenir implique la volonté de se confronter à l'incertitude, c'est le courage de se montrer et d'être vu même en l'absence de garantie, cette capacité s'appelle la vulnérabilité. Dans la logique phallique la vulnérabilité est dévaluée car associée à la faiblesse et la fragilité, or lorsqu'on y regarde de plus près, embrasser le risque de l'exposition émotionnelle demande force et courage et, est surtout le seul accès à la rencontre authentique et profondément honnête, avec soi et avec les autres.

Le travail de féminin se rapproche du concept d'individuation cher à Jung, par individuation entendons un certain degré d'autonomie psychique où conscient et inconscient sont en relation l'un avec l'autre et en juste équilibre. Équilibre permettant au sujet de ne plus attendre que ses objets répondent à ses besoins (amour, estime de soi, reconnaissance, sentiment de légitimité...), lui assurant un narcissisme suffisamment fort et une bonne cohésion du moi. Permettant également à l'individu ainsi autonomisé de sortir des processus de projection et de réellement rencontrer et accueillir l'Autre dans sa singularité et non dans sa fonction potentiellement utile. Le travail de féminin comme le processus d'individuation nous permettent de transformer les objets en sujets.

Nous avons vu précédemment que le travail de féminin est un processus qui se met en route au moment de la prise de conscience de la différence des sexes et

qui invite le sujet à élaborer la notion de différence issue de ce contraste. Ce travail nécessite une certaine souplesse psychique et capacité d'ouverture, qui elles-mêmes dépendront de la qualité du narcissisme, des premières relations d'objets et des qualités intrinsèques du sujet.

Nous savons que le parcours psychique de tout individu débute par le nécessaire attachement à ses différents objets, mais que le détachement de ses objets sera également indispensable à la constitution de son identité et à terme à son autonomie psychique. Que de la qualité de ses premières relations d'objets dépendra en grande partie son équilibre à venir. Cette qualité implique une certaine flexibilité psycho-affective des parents dans la dynamique du lien, nous parlons ici de parents « *suffisamment bons* » selon le concept de Winnicott. Elle implique également un certain degré d'intégration de la bisexualité psychique en chaque parent et également au sein du couple, harmonisation nécessaire des pôles masculin et féminin qui permettra au bébé de pouvoir se différencier et se construire psychiquement de manière harmonieuse et résiliente, dans une dynamique allant dans le sens des pulsions de vie et des forces de liaison. Cet équilibre de la bisexualité psychique parentale permet également d'offrir au petit être sexué l'environnement le moins conflictuel possible entre sa disposition biologique et ses supports d'identification dans son identité de genre.

Le fait que nous naissions fille ou garçon nous oriente forcément vers des parcours différents, qui parfois se rejoignent, parfois s'éloignent mais qui d'une certaine manière sont toujours liés et indissociables car comme nous l'avons vu, l'autre sexe fait partie de notre psychisme et donc de notre identité. Que l'on soit fille ou garçon, nous sommes finalement égaux face à l'épreuve de la castration, dont seul le dépassement nous permettra l'accès à l'altérité. Voyons quels sont les moments clés dans le développement de l'individu, où la représentation du féminin aura l'opportunité soit d'être intégrée au Moi, soit de s'en faire rejeter, autrement dit, où le *travail de féminin* pourra se faire, ou bien sera stoppé.

Le développement psychosexuel et identitaire de l'individu va s'inscrire dans un environnement particulier pour chaque sujet, avant même d'avoir conscience de leur sexe, les bébés garçons et filles recevront des informations au sujet du féminin au travers d'expériences que sont : le comportement de l'entourage à l'égard du féminin, le lien avec la mère, le lien avec le père et parallèlement à cela, au travers des étapes majeures du développement psychosexuel que sont : le stade oral, le stade anal, le complexe de castration, le stade phallique, le complexe d'Œdipe et l'adolescence.

A) L'environnement du sujet

Le comportement de l'entourage à l'égard du féminin

Accéder au féminin pour une fille n'est pas plus aisé que pour un garçon, si l'environnement est hostile à l'idée du féminin, les deux sexes auront tendance à s'organiser psychiquement sur un mode phallique, ressenti comme plus conforme et moins dangereux, ils seront donc invités à nier le féminin conformément à leur entourage. La reconnaissance commence au moment de la naissance. L'enfant est porteur du narcissisme des parents, ce qui constitue et nourrit son narcissisme primaire. Selon qu'elle aura été désirée en tant que fille et selon le rapport que ses parents et sa famille entretiennent à l'égard du sexe féminin (ainsi que l'environnement dans lequel ils évoluent, les croyances à l'intérieur du foyer, le contexte politique, social, religieux), le parcours de la petite fille pour accéder au féminin sera plus ou moins aisé. De la qualité de cet accueil dans son être fille par ses figures d'attachement, dépendra la qualité de son narcissisme primaire. De la même façon pour le garçon, si de l'hostilité, de la crainte ou du mépris sont ressentis à l'égard du féminin même de manière inconsciente, il sera difficile pour lui d'accueillir et de développer cette partie pourtant existante à l'état latent en lui et sa relation future à l'autre sexe pourra être entravée.

Le lien avec la mère

Que ce soit pour la fille ou pour le garçon, **le premier objet d'amour** c'est la mère. La relation fusionnelle des premiers temps entre la mère (ou toute personne se substituant à ce rôle) et l'enfant est indispensable à sa constitution et à sa survie. Dans son ouvrage « Abrégé de psychanalyse » Freud nous le dit de cette façon : « *Le sein nourricier de sa mère est pour l'enfant le premier objet érotique, l'amour apparaît en s'étayant à la satisfaction du besoin de nourriture. [...] la mère acquiert une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente et devient pour les deux sexes l'objet du premier et du plus puissant des amours, prototype de toutes les relations amoureuses ultérieures* ».

Pour Michael Balint, psychanalyste contemporain de Melanie Klein et élève de Ferenczi, cette relation d'objet primaire n'attendrait d'ailleurs pas la rencontre physique (et érotique) avec le sein pour s'établir, mais remonterait à la vie fœtale. Dans sa théorie de l'amour primaire, il décrit un type de relation très précoce entre le bébé et la mère, antérieure à la formation du Moi, caractérisée par une fusion totale, sans séparation entre soi et l'autre. Cet amour n'est pas érotisé mais vital : le bébé dépend entièrement de la mère pour survivre, et ressent un besoin absolu d'unité et de sécurité, poursuivant un but d'unification Moi-objet. Avec sa vision, Balint remet en question les théories freudienne de la relation d'objet, du narcissisme, ainsi que celle des pulsions.

Qu'elles se contredisent ou qu'elles se complètent, les différentes théories sur le sujet nous indiquent toutes combien cette relation primaire, prototypique de toutes les relations d'amour ultérieures joue un rôle prépondérant dans la constitution de la personnalité en devenir. Voilà donc notre premier contact avec le féminin. De cet attachement initial découle la première de toutes les identifications, que l'on retrouve dans la littérature analytique sous les noms « *d'identification primaire* » ou « *d'identification précoce à la mère* ».

L'identification primaire est la forme archaïque du lien objectal, nous pourrions dire que c'est le premier mouvement psychique d'intériorisation du vécu du nourrisson avec la mère, dans sa dimension fusionnelle physique et psychique. Pour Robert Stoller psychiatre et psychanalyste spécialiste de l'identité de genre, cette identification précoce prend ses racines dans la physiologie interne de la mère dès la grossesse, agissant directement sur le cerveau du fœtus avant même que ne soit constitué un appareil psychique mental ou une ébauche de Moi et, laisse une empreinte indélébile dans l'histoire du sujet. Freud la situe comme un premier investissement oral, cannibalique qu'il nomme « *Je suis le sein* » et Melanie Klein en souligne l'importance dans la « *phase féminine primaire orale* » chez les enfants des deux sexes.

Ce qui ressort des travaux de Stoller sur la constitution du noyau de l'identité de genre, c'est-à-dire le sentiment d'appartenir au sexe masculin ou au sexe féminin, n'est pas tant l'importance du sexe lui-même mais l'attitude même de la mère et par extension du père, à l'égard du sexe de l'enfant qui va favoriser ou entraver le processus d'alignement entre le sentiment d'être de tel sexe et sa réalité biologique. Ses travaux sont très éclairant dans la compréhension du transsexualisme chez le garçon, ses liens avec une identification profonde à la mère primitive dont le sujet n'a jamais pu s'extirper, son sexe assigné biologiquement mettant en péril son sentiment de Self.

Chez l'humain contrairement aux autres mammifères orientés dans leur développement par la biologie et le cycle de reproduction de l'espèce, les facteurs psychologiques vont grandement influencer l'individu dans son sentiment d'être mâle ou femelle. Dès lors, on comprend l'importance et l'impact de la cohérence entre l'assignation sexuelle et l'identité de genre chez les parents (je suis homme / je suis femme et je suis bien avec ça), dans la construction de l'identité du sujet sexué en devenir. Car c'est de cette cohérence parentale non conflictuelle et donc sécurisante, que pourra naître chez l'enfant le

sentiment croissant d'appartenir à un sexe déterminé. Base nécessaire à la gestion ultérieure de la bisexualité psychique et les conflits qu'elle génère. En complément de cet alignement biologique et identitaire chez les parents eux-mêmes et envers l'enfant, la capacité de la figure maternelle à ne pas investir narcissiquement l'enfant (investir pour les besoins de l'enfant et non pour les siens) semble également nécessaire à la constitution d'une identité harmonieuse.

Au départ de sa vie, le nourrisson dépend totalement de sa mère (il faut entendre par mère la personne qui prend cette fonction auprès de l'enfant, que soit réellement elle ou son substitut). Dans son livre « L'enfant et le monde extérieur » paru en 1957, Winnicott dit : « *Si vous voulez décrire un bébé vous vous apercevrez que vous décrivez un bébé et quelqu'un d'autre. Un bébé ne peut pas exister tout seul, il fait essentiellement partie d'une relation.* »

En disant cela, Winnicott souligne l'importance du rôle parental compte tenu de l'immaturation du tout petit, immaturité physiologique et psychique, qui le rend entièrement dépendant (phase primitive des premiers mois). En effet, à ce stade le nouveau-né n'a pas encore acquis le « *sentiment de continuité d'être* » qui sera à la base de son Moi. Il est encore dans un état psychique primitif de non-séparation et de non-intégration où il n'a pas idée de son existence ni de l'environnement en tant qu'environnement, son Moi n'est pas encore constitué.

Winnicott parle également de la « *préoccupation maternelle primaire* » comme un état d'empathie de la mère qui s'identifie plus ou moins consciemment à son nouveau-né pour savoir ce dont il a besoin (holding, handling). Cet état fusionnel indispensable les premiers temps, la mère doit également être en capacité de s'en libérer au fur et à mesure que le bébé grandit. Introduisant progressivement du manque nécessaire à l'élaboration du désir. La préoccupation maternelle primaire, en répondant aux besoins du bébé induirait

chez lui un « *sentiment continu d'exister suffisant* » sur lequel repose le début de structuration de son Moi.

La mère suffisamment bonne est donc capable de trouver le point d'équilibre entre, donner assez et savoir ne pas donner quand c'est nécessaire, pour que l'enfant puisse faire l'expérience progressive de la frustration et du manque afin de pouvoir ressentir ses propres besoins. Un environnement insuffisamment bon qui ne répondrait pas aux besoins du bébé, ne fournirait pas le cadre indispensable à l'édification de sa personnalité. Le Moi précoce du bébé ne pourrait faire face aux débordements de la réalité extérieure et aux exigences pulsionnelles (défaillance de la fonction « pare-excitation » de la mère) le laissant en proie à une angoisse extrême. Son Moi resterait immature et risquerait le morcellement. En revanche, un environnement trop bon qui ne laisserait pas la place à l'attente et comblerait tous les besoins, priverait le bébé de la possibilité d'éprouver des envies et de se manifester, l'enfant est alors « surinvesti ».

La question est donc, l'objet primaire d'amour a-t-il eu la capacité d'avoir une relation avec son enfant dans ses phases de construction narcissique en ne l'investissant pas narcissiquement (pour elle) ? La mère peut avoir cette fonction d'Autre pour l'enfant si elle est capable de renoncer à ses propres investissements narcissiques et de lui laisser l'espace d'être et ainsi, l'espace de la rencontre avec d'autres qu'elle.

La capacité maternelle au renoncement narcissique, voilà une première condition nécessaire à la capacité d'ouverture future du petit être en construction. Si cette capacité maternelle vient à manquer dans cette relation prototypique, nous sommes face à une première forme de déni de l'Autre, celle de la mère envers son enfant, en considérant qu'il lui appartient (dans le sens non dissocié d'elle), elle le nie en tant que sujet. Nous l'aurons compris, un des risques majeurs en lien avec cette période fondamentale dans la construction du

narcissisme de l'enfant est donc le surinvestissement narcissique de la mère dans le lien à son enfant, si elle se sert de ce lien pour ses propres besoins, elle ne permet alors pas à l'enfant de se dégager psychiquement de cette dyade originelle et d'édifier sa propre identité. La représentation de la mère pour l'enfant reste à un stade très archaïque, entité menaçante car capable de le contrôler ou de le persécuter. La capacité d'ouverture de la mère (ou de renoncement narcissique pourrions-nous dire) est le premier tremplin pour pouvoir se tourner vers des objets extérieurs, car si l'enfant n'est pas suffisamment sécurisé dans son identité de sujet détaché d'elle, il risque de voir resurgir l'angoisse inhérente à la dépendance de l'objet primaire et celle liée à la dévoration par **la mère archaïque** toute puissante (angoisse en lien avec les phantasmes du stade oral : incorporation, envahissement, engloutissement). Ce risque concerne les enfants des deux sexes et même si les conséquences peuvent être différentes dans la vie du garçon et de la fille, il les mène tous les deux d'un pas assuré sur la route du déni du féminin (= nier l'autre en tant que sujet).

Dans une telle situation, la fille se trouve particulièrement en difficulté dans l'étayage de son identité de femme, au point que Lacan parle de « *ravage maternel* ». Freud reconnaît avoir longtemps sous-estimée la durée du lien qui unit une fille à sa mère et qui, chez certaines femmes perdurent au point de n'être jamais véritablement tourné vers un homme. Jacqueline Schaeffer dans son ouvrage « *Le féminin* » en parle en ces termes : « *Le paradoxe du destin féminin tient à la difficulté de se dégager d'un objet primaire maternel, du fait d'une nécessaire identification et d'une tout aussi nécessaire désidentification. C'est pourquoi le lien de la fille à la mère est aussi souvent un lien d'amour-haine. Ce lien Lacan le qualifie de ravage* ».

On peut parler de ravage pour une fille chaque fois que quelque chose du lien maternel resurgit et met en échec sa féminité, c'est-à-dire lorsque la relation

archaïque à la mère, qui a subi un refoulement intense, fait retour de manière insistante et assujettit la fille à cette dépendance primitive qui exclut sa féminité. La mère ne peut pas transmettre la féminité, celle-ci ne peut se révéler qu'au contact de l'autre sexe, la fille doit alors pouvoir se tourner vers le père car la mère est interdite (interdit de l'inceste), c'est un impossible au-delà duquel il faut aller. La mère ne peut transmettre la féminité à sa fille, mais elle a le pouvoir de lui en autoriser l'accès ou bien de le lui barrer.

Une fille ne peut devenir femme que contre le féminin maternel de sa mère nous dit J. Schaeffer, « *Le trop de maternel, qui vise à l'exclusion de la figure paternelle et à l'utilisation de la fille comme complément narcissique, peut aller jusqu'à provoquer chez elle les troubles les plus graves de son identité et de sa future sexualité de femme* ». La fille sur son chemin du féminin aura à se dégager de l'emprise maternelle. C'est ce qu'elle va tenter de faire aux stades anal et phallique, mais c'est le changement d'objet sur un père porteur de pénis et séparateur de la mère prégénitale qui sera le meilleur support de dégagement en jouant son rôle de tiers séparateur. Séduire un homme nécessite pour une femme la disparition du lien premier qui rattache à la mère et être passée par l'amour incestueux du père (fantasmatiquement parlant).

Le garçon grâce à sa différence anatomique d'avec sa mère pourra plus aisément se différencier et se dégager d'elle dans son processus identificatoire, l'identification au père l'aidera également. Pour autant, il n'est pas hors de danger face au trop de maternel, bien au contraire, en tant que porteur de phallus il peut être investi narcissiquement par la mère et rester piégé comme objet de celle-ci. Cette situation sera d'autant plus conflictuelle pour lui qu'elle viendra répondre à ses propres désirs incestueux envers la mère, il reçoit une réponse favorable à ses fantasmes là où il aurait dû rencontrer le vide, la chasteté psychique, la neutralité maternelle, afin de pouvoir refouler ses pulsions œdipiennes et entamer un travail psychique de séparation et d'identification.

La représentation de la mère dans ce type de relation reste très archaïque et menaçante pour la sexualité future du sujet, et les risques de ralentissement, de détournement ou d'arrêt de transformation des pulsions partielles en pulsions génitales sont grands. Le sujet pourra alors chercher à se dégager de l'emprise maternelle en attaquant le lien et l'objet primaire au travers de ses futures relations amoureuses.

La mère a une place prépondérante dans la constitution identitaire et psychique de tout individu, qu'elle soit réelle, symbolique ou fantasmée nous ne pouvons nier l'importance de son rôle dans notre construction car, elle est le point de départ de toute vie, de toute histoire. Dans notre vie psychique faite de représentations et soumise à la complexité de nos affects, la fonction maternelle de porter et donner la vie confère à la mère un pouvoir sans limite, renforcé par sa posture de toute-puissance réelle des premiers mois (le nourrisson est entièrement dépendant de sa mère pour survivre) qui n'aura de cesse d'interpeller nos pulsions de domination/destruction afin de pouvoir exister en dehors de l'objet. A sa manière, chaque individu aura à s'organiser psychiquement avec cette problématique originelle ambivalente de l'amour et de la haine primaires. La subjectivité de l'expérience que nous vivons auprès de cette première figure d'attachement et la façon dont nous l'intégrons à notre psyché laissera une trace indélébile dans notre histoire qui sera à la source de notre comportement futur envers le féminin et ses représentations. Chaque individu femme porte le poids de la mère symbolique et sera le lieu potentiel de projections contre la mère/l'objet primaire et contre le féminin et ses capacités par extension car, de par sa nature, son corps est le lieu où s'ancrent toutes les ambivalences originelles de l'attachement et donc de la dépendance. Chaque individu homme ou femme porte en lui et aura sur son chemin vers l'autonomie psychique à dépasser la souffrance originelle liée à la dépendance à la mère.

=>Nous l'aurons compris, le processus du travail de féminin ne peut se mettre en place sans un double mouvement préalable d'intégration et de dégagement du féminin maternel pour les deux sexes. Ce dégagement ne pourra réellement se faire qu'à l'aide d'un tiers, le père, ou tout individu incarnant la fonction paternelle.

Le lien avec le père

Nous allons maintenant questionner le rôle du père dans le processus d'intégration du féminin de l'enfant. Pour les enfants des deux sexes le père est le tiers séparateur, celui qui introduit le monde extérieur dans la vie psychique du petit être en construction, en venant s'immiscer dans la relation fusionnelle mère/enfant, il a donc une fonction d'Autre, autre que l'objet primaire. Dans cette fonction de séparation il évite à l'enfant une première confusion/fusion avec le féminin maternel et **l'initie à la notion de différence**. Par sa présence et sa différence biologique, il protège l'enfant de la toute puissance maternelle précédemment évoquée en offrant un autre support identificatoire, pas seulement dans le sens biologique pour le garçon mais également symbolique en tant que porteur du phallus pour les enfants des deux sexes. Grâce à lui, l'enfant passe d'une relation duelle symbiotique à une relation d'objet triadique.

En psychanalyse la fonction du père joue un rôle fondamental dans la structuration psychique de l'enfant. Il ne s'agit pas uniquement du père réel (la personne) mais surtout de ce que Lacan appelle le « *Nom-du-Père* », fonction centrale pour que l'enfant accède à la réalité, à la loi et à l'altérité.

Chez Lacan, le père a une fonction symbolique en ce sens où en séparant l'enfant de la mère il pose un premier interdit, celui de l'accès à la jouissance fusionnelle d'avec la mère, c'est une première castration symbolique qui va permettre à l'enfant d'entrer dans le langage, la loi et de se constituer en tant que sujet **séparé, manquant, désirant**. C'est par cette séparation de la matrice

maternelle et l'ouverture offerte vers l'extériorité que le père invite l'enfant à penser le féminin dissocié de la mère, il offre un premier espace psychique pour **penser l'Autre**. Le père symbolique est une fonction qui représente la loi et l'interdit de l'inceste, le Nom-du-Père est le signifiant de cette fonction symbolique qui instaure un ordre et régule le désir. Il instaure également la triangulation œdipienne en privant l'enfant de la jouissance de la mère et en le soumettant à la loi du père. Il introduit une distance entre la mère et l'enfant, un écart symbolique qui les sépare et les différencie, **cette séparation est la condition de la structuration du désir et de l'accès à la position sexuée**. Le complexe d'Œdipe se résout par l'intériorisation de l'interdit paternel et l'identification au père comme idéal du moi.

Nous voyons donc à quel point la fonction paternelle est structurante pour le sujet en construction, elle introduit à la castration primaire (perte de jouissance de la mère) qui est la condition même de l'émergence du sujet. De plus, l'entrée dans l'ordre symbolique est libératrice, elle permet au sujet d'advenir comme être parlant.

Rappelons la place de l'œdipe dans la construction de l'identité et de la sexualité féminine future. Séduire un homme nécessite pour une femme la disparition du lien premier qui rattache à la mère et également d'être passée par l'amour incestueux du père (fantasmatiquement parlant). La posture du père face à cet élan amoureux est extrêmement importante pour la construction psychique de sa fille. Dans son ouvrage « Père-fille : une histoire de regard », le psychanalyste Didier Luru nous dit que ce regard doit être « *investi et neutre* », c'est-à-dire un regard à la fois aimant et valorisant, et qui ne glisse pas dans une dimension érotique ou séductrice, comportement qui brouillerait alors les repères fondamentaux de la fille. Le père est garant de la loi symbolique, en restant neutre il légitime la féminité de sa fille sans la réduire à une fonction d'objet de désir. Selon Winnicott, la reconnaissance par le père réel de la féminité de la

filles est essentielle, c'est cette reconnaissance qui instaure une différence avec le regard « miroir » de la mère, dans lequel elle peut rester captive s'il n'y a pas intervention du tiers séparateur.

Comme la mère, le père ne peut transmettre la féminité à sa fille mais il peut lui en barrer ou lui en autoriser l'accès. Les fantasmes œdipiens sont structurant dans la psyché de l'enfant, à la condition qu'ils ne rencontrent aucune réponse de la part du ou des parents dans la réalité, la chasteté affective envers l'enfant est une des conditions fondamentales de son équilibre. Elle permet à l'enfant de se reconnaître comme sujet (et non objet de ses parents), assure la sécurité intérieure (être aimé(e) sans ambiguïté) et l'ouvre au monde extérieur en ne le retenant pas prisonnier de l'emprise parentale. La chasteté affective des parents, voilà une autre condition au bon déroulement du travail de féminin.

=> Il est clair que les rôles joués par les parents (ou toute personne qui en substitue la fonction) auront une importance prépondérante dans l'équilibre du sujet en construction et la structure de ces premières relations restera le prototype des relations futures, des schèmes d'attachement du sujet adulte. Pour autant, bien qu'il ait un environnement suffisamment bon (garant d'un narcissisme sain) pour l'accompagner dans ses épreuves, le petit humain sur son parcours vers l'autonomie aura à déployer ses propres capacités d'adaptation et de transformation. Ces capacités varient d'un individu à l'autre, ainsi ce n'est pas tant la difficulté de l'épreuve qui fait loi, mais plutôt la perception que le sujet a de cette expérience qui va créer sa propre réalité, nous parlerons alors de **subjectivité** de l'expérience.

B) Les castrations issues des différents stades du développement psychosexuel

Les épreuves dans le développement psychosexuel de l'enfant s'appellent des castrations, elles englobent tous les moments où le sujet aura à renoncer, à se séparer, d'une personne, d'un objet, d'un état ou d'une situation. « *La castration est l'interdit radical opposé à la satisfaction recherchée et auparavant connue* » nous dit F. Dolto dans son ouvrage « L'image inconsciente du corps ». Ces séparations, si elles arrivent au moment où l'enfant est prêt à les gérer, sont nécessaires et structurantes dans son identité et sa sexualité à venir. Elles sont des occasions de remaniements psychiques et de symbolisations dans lesquelles le sujet s'inclus un peu plus à chaque fois.

Pour Françoise Dolto, la castration a deux versants, un positif qu'elle nomme « castration symboligène » et un négatif qu'elle appelle « castration punitive ». Chaque castration symboligène sera structurante pour le sujet dans le sens où elle lui permettra de se détacher avec succès, de se constituer peu à peu comme sujet, comme Autre différencié (d'un objet, d'une représentation, d'une situation) et de se rencontrer dans sa singularité. Les castrations sont humanisantes en ce sens où en posant un interdit ou une fin elles invitent l'enfant à sortir de la dépendance (réelle ou symbolique) pour cheminer vers l'autonomie.

Même si nous avons vu auparavant que le travail de féminin prenait sa source au moment de la prise en compte de la différence des sexes, nous pouvons imaginer qu'il est déjà à l'œuvre en arrière-plan dans la vie psychique du sujet à chaque fois qu'il est confronté à une situation qui lui demande de supporter l'épreuve de la nouveauté, qui fait appel à sa capacité d'adaptation, d'ouverture à l'inconnu. Chaque épreuve de castration positive ou négative sera l'occasion de voir le travail de féminin progresser ou s'arrêter.

Les castrations symboligènes se présentent au cours des différents stades du développement psychosexuel de l'enfant, c'est-à-dire pendant le stade oral, le stade anal, le stade phallique et l'adolescence. Chaque castration est une perte structurante, une limite symbolique qui ouvre l'enfant au langage, au désir et à la vie sociale, l'amenant à petits pas vers un statut de sujet désirant. Toutefois, aussi structurantes soient-elles, nous allons voir que pour pouvoir être supportées, ces pertes nécessitent une base narcissique suffisamment solide, un accès correct à la symbolisation, ainsi qu'un environnement soutenant et sécurisant. On dit qu'elles sont symboligènes parce qu'elles permettent la sublimation, c'est-à-dire la transformation des pulsions primaires (orales, anales, œdipiennes...) qui ainsi refoulées subissent un remaniement dynamique et, le désir détourné, dont le but initial a été interdit, vise son accomplissement par des moyens nouveaux, valorisés socialement ou culturellement. Ce sont des investissements dans le monde extérieur à travers le jeu, le langage, l'autonomie du corps, puis plus tard en sublimations par l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, des sports, de l'art... qui orientent le petit individu vers une vie génitale future.

Naissance

- La castration ombilicale (la naissance, séparation du corps de la mère). C'est la première séparation physique vécue par le bébé au moment de sa naissance, elle le fait entrer dans un nouveau monde, cette coupure originelle a une valeur symbolique car en dissociant le bébé du corps de sa mère elle le constitue comme sujet. Elle est la première d'une longue série de castrations, si elle est vécue dans un environnement suffisamment bon elle sera structurante, elle préparera le bébé aux castrations futures. Si cette expérience est vécue sereinement, c'est l'expérience d'une première altérité qui pourra soutenir les capacités futures d'ouverture du sujet, si ce n'est pas le cas, l'expérience traumatique pourra se réactiver au moment de la rencontre avec l'autre sexe et

barrer l'accès à la mise en route du travail de féminin, tant la notion originelle d'altérité pourra être angoissante.

Stade oral

- La castration orale (le sevrage du sein et du corps nourricier).

C'est la limitation de l'accès au biberon ou au sein, donc au corps de la mère.

L'illusion de toute-puissance du petit être est entravée, cette limitation est structurante car elle oblige l'enfant à découvrir que sa mère est un sujet désirant et séparé de lui. Cette épreuve initie la capacité de l'enfant à supporter le manque, c'est le début de l'espace transitionnel dans lequel il va pouvoir investir d'autres objets et découvrir d'autres sources de plaisir, qu'il va pouvoir transformer la frustration en désir. La bouche libérée de l'objet peut à présent s'orienter vers le langage, les aliments, une première ouverture vers le monde.

Stade anal

- La castration anale (l'apprentissage de la propreté).

Pour l'enfant les fèces sont investies affectivement, des cadeaux à offrir ou à garder pour soi. Il apprend avec la propreté qu'il y a des règles sociales et culturelles (posées par les parents) qui lui limitent l'accès à ses productions corporelles dans le temps et le lieu. L'illusion de toute-puissance est encore entaillée, il faut se soumettre à la loi de l'autre, des autres. Cette castration est structurante car c'est un nouvel apprentissage symbolique de la perte (d'une partie de soi, de l'illusion de contrôle...), structurante dans les capacités futures du sujet à donner, retenir, céder et également une entrée dans la socialisation, intégrer des règles communes, différer ses pulsions, apprendre à se contrôler afin de pouvoir vivre en communauté.

Stade phallique

- La castration œdipienne (intervention du tiers séparateur).

Pour le garçon comme pour la fille c'est l'intervention du tiers séparateur entre la mère et l'enfant qui lui révèle que la mère désire autre chose que lui (le père, le monde, le travail etc...) cela pose une limite à la toute-puissance de l'enfant ainsi qu'une démarcation entre les générations. L'enfant est invité à comprendre que le désir est structuré par une loi : l'interdit de l'inceste, il est également libéré de la toute-puissance symbolique de la mère.

Le terme « phallique » utilisé pour ce stade, renvoie non pas au pénis en tant qu'organe anatomique mais au phallus comme symbole de pouvoir et de désir. C'est le stade auquel les organes génitaux deviennent le centre des sensations et du plaisir, l'enfant n'a pas encore conscience de la différence des sexes, la vision est dite « phallogcentrique » dans la théorie freudienne, le pénis est perçu comme le seul organe sexuel, même si des sensations sont déjà perçues chez la fille, le sexe féminin n'est pas encore conscientisé.

Moment clé du développement psychosexuel au cours duquel surgissent le complexe d'œdipe et le complexe de castration, deux processus étroitement liés et qui s'articulent l'un à l'autre. Le **complexe d'œdipe** (point central de la théorie freudienne) renvoie au mythe grec d'Œdipe, symbole des désirs et conflits inconscients de l'enfant. Les enfants des deux sexes développent des désirs incestueux pour le parent du sexe opposé et en parallèle, se constituent rivalité et identification conflictuelle avec le parent du même sexe. Dans la même période vient s'ajouter la découverte et la prise de conscience de la différence des sexes qui va donner naissance au **complexe de castration**. Chez le garçon, la peur de perdre son pénis l'amène à renoncer au désir incestueux pour la mère, et la fille déçue par ce que ne lui a pas donné la mère, se tourne vers le père pour obtenir symboliquement ce qu'elle n'a pas. Elle renonce finalement à ce désir incestueux et s'identifie à la mère.

Le complexe de castration est donc le moteur de la résolution du complexe d'œdipe. Ces deux complexes ont une fonction structurante commune, l'œdipe permet la mise en scène des désirs incestueux et des rivalités et le complexe de castration est la limite symbolique qui force l'enfant à y renoncer. Ensemble ils introduisent la différence des sexes et des générations, ils fondent le Surmoi et permettent l'entrée dans l'ordre symbolique. Sans la castration l'enfant resterait dans l'illusion d'une toute-puissance incestueuse, mais sans l'œdipe la castration n'aurait pas de fonction structurante.

=> C'est dans ce contexte que commence à s'amorcer le travail de féminin, sur fond d'angoisse de castration. Selon la subjectivité des expériences de séparation auparavant vécues pour chaque sujet, ce travail s'amorcera de manière plus ou moins positive. Si les castrations ont été symboligènes, le travail pourra suivre son cours, si les castrations ont été punitives, il y a de fortes chances qu'il soit stoppé ou au moins ralenti, ainsi que la représentation naissante du féminin, peu positive.

Rappelons que le mot « féminin » est un signifiant (un élément linguistique dans la théorie lacanienne) qui va naître de la **prise de conscience** de la différence des sexes lors de la rencontre avec l'autre sexe, et du **contraste** issu de cette situation que l'individu aura à symboliser. Chaque sujet aura alors à se créer une représentation de cette différence anatomique, à symboliser la différence mais aussi l'absence et le manque (de sexe visible). Ce travail d'élaboration étant très complexe et la notion d'absence (de manque ou de perte) venant de surcroît réveiller les angoisses de castrations antérieures, le signifiant féminin aura de grandes chances d'être associé aux affects négatifs liés aux expériences passées du jeune sujet. Et par réflexe antagoniste, il sera opposé au signifiant masculin, lui-même associé au visible, au phallus et à sa présence rassurante narcissisante. Il faudra dépasser la castration et son lot de difficultés pour faire évoluer le

signifiant féminin vers des représentations plus apaisées et positives, dissociées des angoisses de castration et libérées de l'antagonisme du masculin.

« La castration est nécessaire pour que s'institue une relation vivable, tempérée, d'un sexe à l'autre » nous dit Lacan dans Les 4 concepts fondamentaux.

Pourquoi la castration est nécessaire ? La perte, le renoncement à ce qui a été, permettent à l'individu en construction d'accéder à des formes plus élaborées de lien avec l'autre et avec lui-même, elle le libère également de l'emprise symbolique de cet autre sur lui. Plus il s'éloigne de ses schèmes d'attachement (mode relationnel inconscient internalisé, construit sur la relation entre le bébé et ses figures de soin), plus le sujet laisse l'espace de la rencontre, de lui-même et de l'Autre. Plus la représentation du féminin se détache de celle du masculin (puisqu'ils ne sont plus liés par l'équation avec ou sans), plus les relations entre les deux pôles s'apaisent. La rencontre commence lorsqu'il n'y a plus de notion de phallus.

Que veut dire dépasser la castration ? La castration est une menace symbolique qui limite la toute-puissance infantile (elle-même associée à la notion de phallus comme symbole de pouvoir), la dépasser c'est intégrer cette limite symbolique en abandonnant l'illusion de la toute-puissance, de l'unicité moïque et de l'universalité du phallus, plutôt que de rester bloqué dans l'angoisse ou le déni. La castration étant symboliquement associée au sexe féminin, la dépasser signifie également d'accepter l'idée de perte ou d'absence sans la vivre comme une faiblesse et ne plus l'associer au signifiant « féminin » puisque le sexe féminin est Autre et non un masculin dévalué. C'est également reconnaître l'ordre symbolique (je me soumetts aux mêmes lois que tout le monde, je ne suis pas tout-puissant), et accepter un certain degré de passivité.

Seule cette résolution, ce dépassement, permettra la libération de la libido (coincée entre autres dans l'œdipe) afin de l'investir à l'extérieur en sublimations et à terme dans la génitalité (sexualité adulte).

Dépasser la castration c'est trouver l'équilibre entre subir et choisir, c'est accéder à son libre arbitre, choisir en fonction de son être et non pas en fonction des définitions masculin et féminin de la société (et de leurs archétypes).

Phase de latence

Cette phase est un temps de repos dans le développement sexuel, les pulsions sont refoulées, la sexualité infantile se met en veille, l'enfant se décentre et se tourne vers le monde extérieur. Si l'œdipe est résolu (du moins en partie), les interdits parentaux intériorisés permettent au Surmoi de se développer, ainsi que le sens moral, c'est également la naissance du sentiment de culpabilité. C'est le moment des sublimations, de la créativité et de la socialisation, le travail de féminin est à l'œuvre dans les rencontres, les découvertes, les créations. C'est également une étape de consolidation psychique avant la tempête de la puberté.

Puberté

- La castration de l'adolescence (renoncement à sa position d'enfant).

Cette phase clôt le cycle des grandes castrations symboligènes, sous l'assaut de la poussée hormonale liée à son développement physiologique, l'enfant subit de manière plus ou moins brutale une transformation de son corps (voix, menstruation, pilosité, pulsions sexuelles...) qui lui impose une perte, celle de l'image d'un corps jusqu'alors connu. Ce nouveau corps est vécu comme étranger, il faut donc un travail psychique d'appropriation.

Sur un plan économique, les pulsions partielles jusqu'alors refoulées font leur grand retour afin de se rassembler autour de la génitalité, dont le but physiologique final est la reproduction. Nous passons donc de l'autoérotisme,

primat des pulsions partielles à une sexualité génitale, orientée vers l'Autre sexué. C'est normalement le moment où se résout l'œdipe, l'adolescent renonce aux objets parentaux pour se tourner vers de nouveaux objets d'amour. Cette castration est structurante car en acceptant la perte du lien infantile, l'adolescent ouvre la voie vers sa vie de sujet autonome et désirant, s'éloignant des schémas parentaux. Symboliquement ce passage est important car du statut d'enfant il passe à celui d'adulte, redistribuant les positions sur l'échelle générationnelle. Pour Lacan c'est le moment où le sujet se retrouve confronté de manière radicale au « *manque à être* » qu'il définit comme « *la condition d'existence du sujet séparé du complément maternel* ». Le corps sexué oblige le sujet à se positionner face au désir de l'Autre, il doit donc renoncer à l'illusion de complétude et assumer le vide, constitutif de désir, le sujet doit symboliser l'absence, la perte, le travail de féminin continu.

Il va sans dire que la puberté éclot sur fond d'une histoire déjà longue, son effraction, le trauma qu'elle représente, suppose pour être élaboré, intégré, une tranquillité narcissique suffisante, tant le tracé des frontières du Moi est bousculé par la métamorphose. Françoise Dolto parle du « *complexe du homard* » pour décrire la crise pubertaire, devant abandonner son ancienne carapace devenue trop étroite, l'adolescent se retrouve comme le homard momentanément sans protection, vulnérable et exposé le temps de reconstruire sa nouvelle identité. Une phase de vulnérabilité et de fragilité narcissique extrême, mettant l'adolescent dans une posture psychique dite « d'état limite », tant son Moi et ses représentations sont chamboulés. Les changements physiologiques, la résurgence de l'œdipe, l'assaut des pulsions, ainsi que la remise en question des repères familiaux, mettent l'adolescent dans une posture de fragilité narcissique, nécessitant un environnement suffisamment sécurisant pour l'aider à traverser et à symboliser cette expérience inédite.

En termes bionniens, l'adolescent vit une tempête d'éléments bêta et pour pouvoir les transformer en éléments alpha, il aura besoin d'un environnement soutenant afin de l'aider à contenir ses éprouvés et à les métaboliser.

La fonction alpha n'est pas innée, elle s'acquiert. Chez le tout petit c'est l'objet externe qui a cette fonction de métabolisation des sensations brutes et du monde extérieur. L'objet externe sert de Moi auxiliaire à l'appareil psychique immature. Par le mécanisme de projection, le petit sujet pourra projeter dans l'appareil externe les éléments bruts, qui seront alors digérés et traduits pour lui (métabolisés) par la fonction alpha, afin de se les réapproprier ensuite par le biais de l'introjection. A ce moment-là, l'autre est indispensable au maintien de la vie psychique, on peut dire que c'est un Autre « fonction ». Le travail de féminin a pour but de faire dépasser l'état de dépendance et les mécanismes narcissiques du début de vie afin de pouvoir rencontrer l'Autre comme « sujet ».

Quand la fonction alpha fonctionne bien, l'adolescent peut sublimer ce qu'il traverse (créativité, pensée, engagement, humour...), mais si elle est défaillante il y a des risques de passage à l'acte, de dépression ou de conduites addictives, qui traduisent une incapacité à symboliser l'expérience. La fonction alpha est ce qui rend possible la symbolisation, elle traduit les sensations brutes en contenus pensables et ainsi, en représentations psychiques dans lesquelles le sujet peut s'inclure. Comme toute phase de crise, l'adolescence est une période qui mobilise toutes les ressources du sujet. Sa capacité à symboliser, son degré de résilience à supporter la perte, le changement et la nouveauté, ainsi que le soutien de son environnement sont des facteurs déterminants dans le degré de résolution de cette crise.

Cette phase mutative est une étape fondamentale dans la vie du sujet, si ses capacités et son environnement le lui permettent, elle sera une opportunité d'ouverture, de transformation et de créativité, où le jeune sujet pourra inventer sa propre manière d'être au monde et cheminer vers l'autonomie en s'éloignant

de ses schémas d'attachement, se dirigeant vers une posture adulte. Elle pourra aussi être un passage trop couteux sur le plan libidinal, compliqué à supporter et laisser le sujet bloqué dans des conflits psychiques qu'il n'arrive pas élaborer et à dépasser. Le travail d'ouverture du féminin ne pourra alors plus se faire, voire même pourra régresser si la base narcissique est trop fragilisée (repli du sujet, régression aux points de fixation des stades pré-génitaux, dépression, angoisse, passage à l'acte ...).

Afin d'illustrer ce qui se joue à cette période charnière au niveau du travail de féminin, nous allons étudier le cas de Lola 15 ans, que j'ai suivi en thérapie pendant deux ans. Les études de cas en psychanalyse nous permettent d'étayer et de mieux comprendre un sujet dans un contexte donné, toutefois dans un souci d'éthique et de respect de la confidentialité, et par respect pour ma patiente et sa thérapie, des détails de son histoire ainsi que son identité ont été changés.

C) Étude de cas : Lola 15 ans

Quand Lola arrive en consultation, elle est en rejet total du féminin.

Elle présente un trouble de l'identité (aujourd'hui nommé « dysphorie de genre » par le DSM-5), dit se sentir « garçon à l'intérieur » et demande à son entourage familial et scolaire de l'appeler par un prénom mixte depuis environ un an, tout le monde joue le jeu, sauf le père.

Elle présente tous les troubles aigus caractéristiques de l'adolescence/état limite, épisodes de boulimie, scarifications, addictions, tentatives de suicide répétées (prise de médicaments, pendaison), suivis de séjours plus ou moins longs en psychiatrie infantile. Elle est en échec scolaire car n'arrive pas à suivre les cours au lycée (elle est en seconde), elle dit être trop fatiguée et dans l'incapacité de se concentrer plus de quelques heures par jour.

Lola est suivie en hôpital de jour par une psychiatre depuis des années, a été diagnostiquée (entre autres) TDAH, bipolaire et récemment état limite, elle

prend un lourd traitement médicamenteux (dont anxiolytiques, antidépresseurs et Ritaline). Elle se plaint de son traitement, elle a conscience qu'il la « coupe d'une partie d'elle » me dit-elle, mais n'envisage pas de faire sans car, elle se dit « malade », le diagnostic psychiatrique semble la rassurer, elle connaît les descriptions de ses troubles sur le bout des doigts, le fait d'être reconnue comme dysfonctionnelle lui permettant de se déresponsabiliser et d'alléger sa culpabilité (si je suis malade, ce n'est donc pas ma faute). Quand je la reçois en consultation les premiers temps (la séance est en milieu de journée) elle a en effet du mal à se concentrer, semble souvent absente et somnole beaucoup. C'est la mère qui fera la demande de thérapie pour Lola, souhaitant un lieu plus neutre pour sa fille, coupé du médical et du scolaire, elle semble dépassée et très inquiète pour sa fille, regrette le manque d'investissement du père. Même si elle est en rébellion contre elle, Lola semble très attachée à sa mère et avoir du mal à se séparer et à s'organiser sans elle.

Symptômes

Lola a régulièrement des idées noires qui l'envahissent, elle décrit un bouillonnement intérieur inarrêtable, qu'elle n'arrive à soulager qu'avec les scarifications, la tentative de suicide n'arrive que dans un second temps quand les scarifications ne soulagent plus la tension et qu'elle a besoin de faire cesser le ressenti trop violent, envahissant, « besoin que ça s'arrête » dit-elle.

Dans ces moments-là, elle ressent beaucoup de culpabilité à l'égard de ses parents, elle dit que c'est sa faute s'ils se sont séparés, s'ils se disputaient. « Je suis trop tout, je suis de trop, ce serait mieux pour tout le monde si je n'étais pas là ».

Contexte familial

Les parents de Lola ont divorcé lorsqu'elle avait 7 ans, son père était violent et rabaisant avec sa mère, elle a un frère de 4 ans son aîné. Elle est née à

l'étranger, la famille est venue s'installer en France autour de ses 5 ans, ses souvenirs d'enfance sont très flous, elle se souvient de beaucoup de disputes et de violence à la maison et me dit avoir eu très tôt des problèmes de harcèlement à l'école, tantôt victime, tantôt harceleuse. Lorsqu'elle commence sa thérapie elle me dit avoir connu l'évènement le plus traumatique de sa vie au moment du divorce, sa mère « s'est mise à boire et l'a frappé pendant un an », ensuite « elle s'est rendue compte et s'est arrêtée ». Les souvenirs de Lola sont entremêlés et flous en ce qui concerne les datations et les évènements, les versions changent au fil du temps. Mais le fait d'avoir été battue par sa mère reste inchangé et un repère récurrent dans le discours. Le père refait sa vie, il s'installe avec une femme qui a déjà un garçon (de l'âge de son frère) et une fille plus jeune que Lola de 3 ans.

Elle décrit son père comme colérique, obtus et imprévisible, elle a peur de lui, même s'il ne l'a jamais frappé. Elle décrit en revanche une certaine violence psychologique et beaucoup de rabaissement de sa part, il lui fait des reproches notamment sur son look et sur son poids. Il n'y a pas de place pour penser différemment, c'est à sa façon ou rien. Elle dit qu'il est également agressif avec sa belle-mère et sa demi-sœur mais qu'il est en revanche beaucoup plus doux avec les garçons. Il semble s'intéresser d'avantage à la vie des deux garçons plus conformes aux attentes paternelles, et paraît peu intéressé par celles des deux adolescentes. Son rapport à Lola est décrit comme contrôlant, surtout par rapport à la prise de son traitement, il semble ne s'intéresser à elle qu'au travers de ce dernier. Elle dit avoir très peu de liberté chez son père, c'est chez lui qu'elle passe généralement à l'acte pour les scarifications.

La mère n'a pas refait sa vie depuis la séparation, elle a parfois des relations mais personne qui ne vient partager le foyer, elle travaille beaucoup. Lola vit en garde alternée une semaine sur deux entre le domicile maternel et le domicile paternel. Elle me dit se sentir chez elle chez sa mère, même si elle la décrit

comme contrôlante, exigeante et peu flexible. En revanche, elle ne se sent pas à sa place chez son père et sa belle-mère, elle se sent de trop.

Relations

Quand elle me parle de ses relations avec ses camarades du lycée, elle se montre très critique, surtout à l'égard des filles dont très peu trouvent grâce à ses yeux.

La majorité d'entre elles est fourbe, séductrice et persécutrice envers elle.

Les garçons ne sont pas beaucoup mieux, bêtes, profiteurs/abuseurs et obnubilés par le sexe. Elle a peu d'amis et se sent régulièrement trahie par eux au cours de son année scolaire. Le seul endroit où elle semble se sentir en sécurité c'est à l'infirmerie où elle passe une bonne partie de ses journées dès lors qu'elle décroche des cours. Elle se plaindra cependant régulièrement de l'absence de l'infirmière, elle restera seule dans l'infirmerie en attendant de rentrer chez elle.

Dans son cercle familial, les relations sont aussi assez tendues, à cause de ses tentatives de suicides répétées et des scarifications, ses parents la surveillent en permanence, ils ont peur et réduisent ses libertés. Elle se plaint qu'ils ne comprennent pas que c'est justement le manque de liberté qui l'étouffe et la fait passer à l'acte, bref c'est le cercle vicieux.

Sa seule source de bonheur elle la trouve auprès de sa petite amie Lya, un garçon de deux ans de plus qu'elle en transition identitaire. Elle se sent en sécurité avec elle, surtout le soir parce qu'elle restent au téléphone ensemble jusqu'à ce que Lola s'endorme, c'est la seule à la comprendre et à l'aimer « telle qu'elle est ». Son seul rapport avec un garçon remonte à 3 ans en arrière au début du collège, lorsque son meilleur ami a abusé d'elle, elle me dit que depuis elle néglige son corps. Lola me confie que d'une manière générale elle ne sait pas dire non aux gens, qu'elle veut leur faire plaisir, ne pas les blesser et qu'il vaut toujours mieux que ce soit elle qui soit blessée plutôt qu'une autre personne. Les gens abusent d'elle de manière générale, au sens propre et figuré.

Observations

Lola n'est pas à l'aise avec son corps, sa façon de se mouvoir est dissonante, comme désorganisée. Elle a un physique assez imposant, un joli visage expressif et des traits assez fins. Malgré une démarche masculine et parfois maladroite, Lola a un look très affirmé, elle manie parfaitement l'art du contraste en mixant dans ses tenues des détails féminins et masculins (comme un maquillage très élaboré avec un look totalement masculin par exemple). Elle change souvent de couleur de cheveux et de style de maquillage. Une certaine anxiété se traduit pendant les séances, en portant atteinte à sa peau (grattages...).

Analyse

Dans le tableau clinique de Lola, on retrouve une forte fixation au stade oral au travers de la boulimie et des addictions, une dépendance à l'objet et une incapacité à s'opposer à lui (je ne sais pas dire non aux autres), témoignage d'un investissement moindre au stade anal. Un attachement insécuré avec angoisse de séparation, ses attaques sur la peau (grattages, scarifications) semblent témoigner d'un mouvement pulsionnel antagoniste, à la fois tentative de détachement de l'objet et crainte de le lâcher. Dans son comportement, on peut observer une oscillation entre les deux positions la période orale, la position schizo-paranoïde et la position dépressive. Ses objets internes sont clivés, le mauvais objet représenté dans sa vie actuelle tantôt par les parents, les professeurs ou par les autres élèves qui la persécutent, et le bon objet Lya la petite amie, figure maternelle qui la câline et la comprend, elle arrive même à retrouver la permanence de l'objet tous les soirs en s'endormant avec elle au téléphone, comme le nourrisson qui s'endort dans les bras de sa mère. Puis la position dépressive avec des phases de grandes tristesse et des passages à l'acte, par prise médicamenteuses essentiellement.

Pour les mécanismes de défenses à l'œuvre on retrouve, le retournement sur la personne propre au travers des scarifications, la projection des affects négatifs

sur les gens qui entourent Lola (camarades, professeurs...), l'isolation, par la séparation des souvenirs et des affects qui y sont liés, les réactions seront souvent décalées (peut aussi être en lien avec le traitement médicamenteux).

Le tsunami (physique, psychique et émotionnel) de l'adolescence ne peut être contenu par Lola et son entourage, la fonction alpha est défaillante, la symbolisation ne peut plus se faire. Elle régresse aux stades prégénitaux, sa fixation à dominante orale, son attachement insécure et les vestiges de dépendance à l'objet resurgissent, la mettant dans une situation de grande fragilité. Elle qui adorait jouer au piano ne joue plus pendant cette période. Elle va chercher un environnement sécurisant auprès du personnel médical (infirmière au lycée, personnel soignant à l'hôpital) elle s'apaise dès qu'elle est hospitalisée plusieurs jours car, là-bas « on s'occupe d'elle », « on lui explique ce qu'elle vit » et « on la comprend » elle ne se sent plus jugée ni bizarre ou dysfonctionnelle, elle va chercher le Moi auxiliaire, la capacité de contenance et de symbolisation qu'elle ne peut trouver en elle ou auprès des parents.

La résurgence de l'œdipe au moment de l'adolescence demande à l'individu une bonne assise narcissique pour pouvoir supporter le retour des pulsions et des conflits non résolus en lien avec les parents. Dans le cas de Lola, la relation ambivalente au père complique la situation, elle a à la fois envie de lui plaire, d'être aimée et reconnue par lui et elle ressent en même temps beaucoup de colère envers ce père rejetant qui n'arrive pas à l'accepter telle qu'elle est. Elle est perdue dans sa propre identité et dans son choix d'objet (qui évoluera au cours du temps de thérapie).

Au fil du temps je comprends que le flou identitaire de Lola est en grande partie lié à l'hostilité de son père envers le féminin, comment s'assumer femme dans un contexte non bienveillant à son égard ? Son père était violent avec sa mère ce

qui a causé leur séparation, ses attitudes sont également plus positives à l'égard de ses frères plutôt qu'envers sa sœur et elle. Lola a également du mal à s'identifier aux femmes qui l'entourent, l'ambivalence des affects envers sa mère (admiration envers une femme forte qui s'en sort seule et colère pour ce qu'elle lui a fait vivre par le passé), et la pitié ressentie envers sa belle-mère face à son père qui la rabaisse laissent Lola dans un vide d'élaboration du féminin. La féminité est bien présente mais difficilement assumée, en conflit avec le masculin, ensemble mais désorganisés comme si par ses choix vestimentaires elle essayait à l'extérieur de rassembler ce qui était clivé, désorganisé à l'intérieur. Lola s'identifie à l'homme, plus conforme aux attentes paternelles et moins dangereux à assumer que le féminin, qui pour elle est ressenti comme vulnérable.

L'histoire de Lola et son contexte familial réunissent tous les ingrédients pour barrer la route au travail de féminin, un père en rejet du féminin qui projette sa propre angoisse de castration sur tout le foyer. Par conséquent la loi phallique faisant foi, Lola (ainsi que ses frères et sœurs) ne peut développer ses qualités en lien avec le féminin ou du moins seulement de manière partielle, en ne pouvant l'intégrer elle projette les qualités du féminin sur les autres (amies, petite amie). Les figures féminines auxquelles Lola a du mal à s'identifier la laissent dans un vide d'élaboration de sa propre identité et du féminin en général, et l'environnement peu sécurisant ne lui permet pas de questionner et d'élaborer ses angoisses, ainsi que la résurgence des traumatismes passés réactivés par la réorganisation narcissique que subit l'adolescente. Nous avons vu que l'adolescence pouvait être structurante et symboligène par l'acceptation de la perte du lien infantile, mais si ce lien est trop insécure comme dans le cas de Lola, il doit d'abord être renforcé pour pouvoir être lâché. Le défaut de symbolisation et la dépendance à l'objet, témoignent dans l'histoire de Lola d'une défaillance de la fonction paternelle dans son rôle de tiers séparateur et

d'ouverture sur le monde extérieur. La libido de Lola est massivement mobilisée dans ses mécanismes de défense, elle-même est en lutte contre des pulsions d'autodestruction et menacée par l'effondrement psychique, plus rien n'est disponible pour le présent, le réel.

Même si au départ de la thérapie Lola parlait peu, elle s'est ouverte au fil des séances, le travail de symbolisation était couteux, parfois nous devions écourter les séances car elle était épuisée après avoir fait un lien ou accueilli un affect.

Même si elle a parfois fait des rechutes ou qu'elle est retournée en séjours hospitaliers, elle a continué à venir régulièrement en thérapie et à symboliser de mieux en mieux. Au fil des séances elle a eu de moins en moins de mal avec les silences, son ressenti sur le sujet était que ça lui faisait du bien de « ne rien avoir à dire, de n'avoir pas besoin de se justifier », elle faisait alors dans le transfert l'expérience de juste être (sortie de la fonction) mais aussi l'expérience de l'absence, du vide en toute sécurité. Elle peut à présent symboliser l'absence.

Lola est intelligente, fait beaucoup de liens et a une grande capacité d'ouverture, elle comprend rapidement et verbalise les conflits de son père et les limites d'un homme qui n'arrive pas à se comporter différemment, elle reconnaît qu'elle lui en veut mais qu'en même temps il n'est pas capable d'être autrement. Elle a beaucoup d'humour et nous passons pas mal de temps de séance à rigoler.

Dans le transfert elle fait l'expérience d'une relation suffisamment bonne qui lui permet de sécuriser son lien d'attachement et de réactiver le processus de symbolisation. C'est lorsqu'elle choisira de ne plus aller chez son père pendant une longue période que j'observerais le changement le plus significatif chez elle.

En parallèle de la thérapie elle a baissé le traitement médicamenteux avec l'hôpital, elle s'est rapproché de sa mère, leurs liens se sont apaisés. La voyant évoluer, elle lui fait plus confiance, reçoit sa petite amie chez elle, lui donne plus de liberté etc... Elle a changé d'établissement et a trouvé une orientation professionnelle qui lui plaît. Elle a gardé son prénom mixte mais parle d'elle au féminin à présent, une réconciliation interne de ses polarités est-elle en route ?

Le risque de désymbolisation à l'adolescence

Les conflits de cette phase peuvent être tels, qu'ils peuvent entraîner un désinvestissement des représentations mentales, voire une paralysie de la pensée, de la vie fantasmatique et émotionnelle, au profit du contrôle à travers l'action (passages à l'acte : scarification, tentative de suicide, consommation de stupéfiants), comme contre investissements de la vie interne.

Les liens psychiques, affectifs, mentaux sont alors atteints, il y a déliaison pulsionnelle, c'est la désorganisation psychique, W. Bion parle « d'attaques contre les liens » (destruction de la pensée, de la capacité de rêverie, du lien avec autrui). Enfin, le jeu des antagonismes pulsionnels et du processus de liaison/déliaison sont particulièrement actifs dans la dynamique œdipienne, le narcissisme, la confrontation au manque et le traitement de la perte, sujets au cœur de la problématique adolescente. La déliaison touche l'énergie pulsionnelle, la désymbolisation touche le champ représentatif, ce terme est développé par André Green dans ses recherches sur les états limites.

Rôle de la psychanalyse et du thérapeute

Dans le transfert avec le thérapeute, l'adolescent vient renforcer le lien d'attachement, le sécuriser et renforcer ainsi son assise narcissique. Par son écoute bienveillante, sa neutralité, le thérapeute devient le parent suffisamment bon en soutenant le patient et en jouant la fonction alpha défaillante. Par sa capacité de rêverie, il soutient les propres capacités du patient à contenir, transformer et symboliser. En intégrant des silences dans les séances, il lui permet d'expérimenter le vide, l'absence dans un lieu sécurisé et de pouvoir les symboliser, de dépasser l'angoisse de castration, de perte. La présence récurrente du thérapeute, le cadre et la régularité des séances permettent au patient de vivre la permanence de l'objet et de l'intégrer. Enfin, en se soumettant au cadre de la thérapie et en respectant les règles, il expérimente la castration.

Le thérapeute peut également incarner la fonction paternelle, il est cet Autre, Autre primordial dans le processus thérapeutique et dans le travail de féminin. En restaurant la capacité de symbolisation, en aidant à mettre en mots son histoire et à s'y intégrer, nous pouvons dire que la psychanalyse est symboligène.

Partie III

Le Féminin, une rencontre au-delà de la castration

Lorsque le complexe de castration a été dépassé, la posture du sujet à l'égard du féminin change, le champ sémantique lié au féminin s'ouvre, ses représentations ne sont plus négatives puisque dégagées de la castration et de ses représentations angoissantes. C'est un renouveau pour le signifiant féminin qui peut à présent intégrer des représentations liées à l'ouverture, sans que ce soit angoissant ou vécu comme de la faiblesse pour le sujet (passivité, réceptivité, maternité, différence, absence...).

Sur un plan dynamique, dépasser la castration signifie avoir renoncé aux désirs envers les parents, les pulsions infantiles sont refoulées, déplacées puis dans un second temps sublimées. La libido jusqu'alors mobilisée dans les fixations aux stades prégénitaux (oral, anal, phallique), a été libérée pour pouvoir être investie dans le monde extérieur. C'est la résolution du complexe d'œdipe, par l'intégration de l'ordre symbolique, le renoncement à la toute-puissance, nous sortons du narcissisme qui régissait le début de vie (je suis le centre du monde) pour accéder à l'altérité, la rencontre de l'Autre dans sa singularité, sa différence. Sur un plan pulsionnel, c'est la réunion réussie des pulsions partielles permettant d'accéder à la sexualité génitale (rencontre de l'autre comme sujet désirant et non comme objet d'un scénario narcissique). Cette rencontre n'est réellement possible qu'en ayant symbolisé cette notion d'Autre, qui je le rappelle est prise dans le champ sémantique du féminin. Le travail de féminin est donc l'effort psychique pour intégrer **l'altérité radicale du féminin**, une élaboration symbolique de la différence (au-delà de l'anatomie) qui ouvre à la notion d'altérité pure.

Travail de féminin et symbolisation sont donc étroitement liés. Voyons maintenant comment les aspects en lien avec l'ouverture du féminin prennent une tournure positive dans l'au-delà de la castration.

A) Les forces cachées du féminin

La différence crée le contraste

La distinction des sexes est une nécessité absolue pour accéder au processus identificatoire car c'est de la dissociation d'avec l'autre que le Moi se forme. Peu importe que l'on soit garçon ou fille, c'est dans la rencontre avec l'autre et le remaniement psychique que cette perception impose au moi que l'on se définit. Comme tous les antagonismes, formés par l'opposition de leurs différences mais liés par nature, tel le plaisir qui n'existerait pas sans le déplaisir ou la présence sans l'absence, le masculin n'existerait pas sans féminin et vice versa. Le contraste entre féminin et masculin est un repère qui nous permet de savoir qui nous sommes et comment nous situer dans notre rapport avec nous-même et avec les autres. Dans son ouvrage « Masculin/féminin, la pensée de la différence », l'anthropologue Françoise Héritier nous dit : « *La différence des sexes structure la pensée humaine puisqu'elle en commande les deux concepts primordiaux : l'identique et le différent* ».

Donc la différence des sexes est à la fois nécessaire car structurante dans l'identité de chacun et à la fois source de conflit car, toute différence comporte un risque, celui de la négation et du rejet de l'autre, de l'étrange, de l'étranger, et par conséquent le risque de la domination de l'un par l'autre. Jacqueline Schaeffer dans son ouvrage « Le refus du féminin » nous dit que : « *...c'est le travail du féminin dans les deux sexes qui assure l'accès à la différence des sexes et son maintien, toujours conflictuel, et qui contribue donc à la constitution de l'identité psychosexuelle. Celle-ci reste cependant instable, car il s'agit d'un travail constant et constamment menacé de régression à l'opposition actif-passif ou au couple phallique-châtré...* »

Le travail de féminin n'est donc pas seulement un processus d'évolution, il a également pour fonction de maintenir la conscience du contraste, nécessaire à la stabilité de l'identité individuelle et par conséquent à la stabilité des rapports équilibrés entre individus.

L'utilité de l'asymétrie

Reconnaitre le féminin dans ce qui le caractérise, dans ce qu'il a de singulier est le seul accès à l'égalité homme/femme. Reconnaître et accepter la différence des sexes c'est aussi reconnaître et accepter des fonctionnements et des besoins différents sans jugement de valeur. Dans « Le refus du féminin » Jacqueline Schaeffer le dit de cette façon : « *Autant l'égalité des sexes doit être revendiquée dans le domaine politico-socio-économique, autant la constitution d'une relation de couple masculin-féminin est une création psychique qui implique la reconnaissance exaltée de l'altérité de la différence des sexes* ».

Accepter l'asymétrie permet de sortir de la lutte de pouvoir issue de l'illusion d'uniformité des sexes des stades pré-génitaux. L'au-delà du phallus ne peut s'atteindre que par un travail de coopération respectueuse entre masculin et féminin, en soi et avec les autres. La notion d'asymétrie dégagée de l'illusion d'unicité moïque de la toute-puissance narcissique, permet d'intégrer des notions secondaires comme l'imperfection, l'inégalité, l'incomplétude, le manque etc... qui font partie de la vie de tout individu.

Éloge de la vulnérabilité

Mais pour que cette acceptation soit possible, il est nécessaire que le féminin ne soit pas ou plus dévalué, car qui dit échelle de valeur dit en conséquences hiérarchisation et prise de pouvoir. Sur un plan individuel cela demande d'avoir dépassé la castration car tant qu'il y a menace de castration, il y a danger donc incapacité d'ouverture car ouverture = féminin = châtré = faible.

Dépasser la castration permet de ne plus associer ouverture à toutes ses représentations négatives : pénétration = invasion, soumission, passivité, faiblesse, fragilité, dépendance ...Et d'accéder à ses versants positifs : accessibilité, rencontre, connexion émotionnelle, authenticité, empathie...

Sur un plan sociétal et éducatif cela passe aussi par la valorisation du monde interne et invisible, celui des affects, du ressenti, de la sensibilité, commun aux deux sexes, mais associé au féminin comme nous l'avons vu précédemment.

Le monde émotionnel est en partie dévalorisé par protection contre les affects désagréables voir dangereux comme la colère, la peur, la honte ou la tristesse que nous n'avons pas envie d'accueillir et de ressentir, car rappelons que nous fonctionnons sur le principe de plaisir, toute source de déplaisir aura en premier lieu tendance à être rejetée. L'accueil des affects désagréables demande donc un travail d'élaboration conscient qui va à l'encontre du principe de plaisir.

Le monde des émotions est également dévalorisé car s'ouvrir aux affects nous fait prendre un risque, celui de s'exposer et par conséquent de se montrer vulnérable, c'est-à-dire de pouvoir être blessé, atteint et cela est associé à de la faiblesse. C'est en partie vrai, il y a des situations où la vulnérabilité est faiblesse dans le sens où l'individu n'est pas apte à se défendre seul, prenons l'exemple du nourrisson ou de toute personne privée de ses capacités d'autonomie physique ou psychique. Mais pour la majorité des individus équipés de facultés d'autonomie physique et psychique, ce n'est pas tant la réalité de la vulnérabilité mais bien la représentation qui en est faite qui pose problème. Rappelons que nos représentations sont en partie issues de notre milieu culturel. Qui prendrait le risque de se sentir vulnérable dans un environnement (famille, société) qui célèbre la force mais pas la fragilité ?

Pour sortir de ce piège il faut encore une fois s'extraire de la dynamique des antagonismes qui ne mène qu'à l'opposition de deux concepts et à la croyance que l'on est soit l'un soit l'autre mais pas les deux à la fois. Pourtant la fragilité et la force font partie de chaque individu, c'est le propre de l'ambivalence

humaine, et nier notre fragilité n'efface en rien son existence. Questionner les représentations que nous nous faisons des choses est primordial pour avancer et s'aligner avec soi-même. Voir la vulnérabilité comme une faiblesse est un biais individuel et sociétal parmi tant d'autres que nous pouvons choisir de faire évoluer. Avancer à découvert lorsque nous le choisissons, n'est pas une faiblesse mais une prise de risque, celle de l'ouverture, celle de la rencontre.

Lorsque nous nous permettons d'être vulnérables, nous créons un espace pour que les autres fassent de même, favorisant un sentiment d'humanité partagée et d'empathie, nous nous connectons. La vulnérabilité, quand elle est choisie et non subie, implique la volonté de se confronter à l'incertitude, c'est le courage de se montrer et d'être vu en l'absence de garantie. Elle est l'unique voie vers des relations profondes, honnêtes et authentiques, envers soi et envers les autres.

Toutefois, lorsque nous baissons nos défenses et révélons notre véritable nature, nous nous exposons à la possibilité que les autres ne réagissent pas comme nous l'espérons ou le prévoyons. La vulnérabilité peut être dangereuse car l'un de ses risques majeurs est l'exposition à la critique, au jugement, et potentiellement au rejet. La capacité à se montrer vulnérable va donc dépendre des ressources de chaque individu et de son aptitude à faire face et à rebondir après un éventuel échec, nous parlerons alors de résilience.

La résilience, une position féminine ?

La résilience est cette aptitude propre à chaque individu à digérer les expériences difficiles voire les traumatismes et à les intégrer à son parcours, à son histoire, à transformer la douleur en expérience vivable, parfois même en force, c'est la capacité à se reconstruire. Elle me paraît être liée à la capacité à accepter et à symboliser la perte lors des épreuves de castration à l'œuvre dans le travail de féminin. Elle demande un certain degré d'ouverture, de réceptivité psychique à accepter ce qui est, une certaine passivité aussi, nécessaire à l'acceptation.

Elle est l'accueil à ce qui est, une ouverture à ce qui ne peut être changé.

La passivité, une posture parfois nécessaire

La passivité est une composante structurante de la vie pulsionnelle, nous sommes faits de pulsions actives et passives, que l'on soit homme ou femme. Sur le plan symbolique, elle est associée au féminin pour des raisons anatomiques (réceptivité du corps dans l'acte sexuel), dans la logique phallique elle est donc dévaluée car associée à la soumission et à de la faiblesse, par opposition à la force de l'activité et la conquête.

C'est pourtant une disposition psychique nécessaire à certains moments de la vie, choisir ses combats, savoir se faire oublier, se laisser traverser par l'inconnu ou la nouveauté, observer, attendre pour laisser venir la créativité, demandent par exemple une certaine capacité à la passivité. Elle peut être vue comme un espace transitionnel, d'abord lieu d'accueil plutôt que de refoulement ou d'agir immédiat, puis ouverture à la symbolisation et à la créativité. Tout est évidemment une question d'équilibre, trop de passivité mènerait à l'inertie mais l'absence totale de passivité enfermerait dans la toute-puissance et l'incapacité à penser, aimer et créer. Enfin, rappelons que la passivité harmonieusement intégrée au Moi forme le socle de la réceptivité et des capacités maternelles futures pour les deux sexes, elle est également à l'origine de la patience.

B) Lien entre travail de féminin et symbolisation

Rappelons qu'au départ chez Freud, le féminin pose problème puisqu'il est pensé à travers le complexe de castration et qu'il reste finalement une énigme pour le père de la psychanalyse, un continent noir (« *que veut une femme ?* »). Pour les deux sexes au commencement, le corps maternel est vécu comme une énigme, invisibilité du sexe et fabrication des bébés, corps à la fois source de jouissance et de perte, qui nécessite d'être symbolisé pour ne pas rester terrifiant (mère archaïque). Cette énigme sera source de curiosité, moteur de l'appareil à penser. L'éclairage des psychanalystes post freudiens, notamment avec des théories novatrices comme la fonction alpha ou la capacité de rêverie chez Bion,

le Holding ou le concept de parent suffisamment bon chez Winnicott, ainsi que la dimension symbolique chez Lacan et Dolto, et tant d'autres que je ne nomme pas ici, permettent de traiter le sujet du féminin sous un angle nouveau.

Finalement l'énigme du féminin posée par Freud n'est-elle pas une invitation à élaborer et symboliser le concept du féminin dans le champ psychanalytique ?

La symbolisation permet de donner une forme psychique à ce qui est éprouvé mais indicible (angoisse, pulsion, perte, absence...), elle permet la transformation des éléments beta et leur intégration à la psyché en éléments alpha, elle rend l'expérience brute, pensable et représentable, afin que le sujet puisse s'y inclure (sans quoi il ne peut l'intégrer). Le féminin est en lui-même une énigme en attente d'élaboration, la symbolisation permet ici de l'intégrer comme différence et non comme angoisse (affect brut lié à la castration).

La symbolisation en elle-même suppose une position féminine à accueillir l'éprouvé brut, le contenir puis le transformer, en ce sens elle est proche de la résilience. Le travail du féminin est donc d'accepter une part d'ouverture et de passivité en soi, d'élaborer psychiquement l'idée de différence et d'altérité, au-delà de l'anatomie, c'est un travail de symbolisation.

La capacité à symboliser s'acquiert au fur et à mesure de notre développement physique et psychique et au cours des épreuves de la vie. Sans la fonction alpha du Moi auxiliaire de départ (la mère ou son substitut), impossible de développer notre propre capacité à métaboliser l'expérience. En début de vie nous sommes totalement dépendants de notre environnement et de ses propres aptitudes à contenir et à symboliser (environnement suffisamment bon).

La faculté à se représenter son vécu est vitale pour l'individu, la parole, les mots, les symboles, mais aussi le jeu ainsi que toute forme d'art ou d'expression créatrice, sont autant de façons de traduire l'expérience interne et de donner à un sens à ce qu'il vit. Ces traductions lui permettent également de partager avec ses

semblables et ainsi de se reconnaître à travers eux, de s'inclure dans un groupe, une société, de trouver sa place. La symbolisation rend donc l'expérience représentable et partageable, elle est également le socle de la sublimation, forme élaborée de symbolisation, où la pulsion est dérivée vers une création reconnue socialement. Symboliser la notion d'altérité et tout ce qu'elle implique, c'est-à-dire accepter l'inconnu, le différent, l'imprévu, faire confiance, se laisser traverser par ce qui vient de l'autre, lâcher prise... nous permet d'accéder à la source de créativité en nous car c'est dans l'inconnu que nous rencontrons notre véritable potentiel. Symboliser le féminin c'est intégrer à sa personnalité toutes les forces cachées précédemment citées (réceptivité, ouverture, vulnérabilité, résilience, capacité à l'attente....) et les équilibrer harmonieusement avec les forces masculines en soi.

C) Intégration de l'Autre en soi

Revenons au concept de bisexualité psychique précédemment évoqué ; même si la nature en stoppe très tôt la croissance afin de nous donner un genre : masculin ou féminin, nous gardons tous à l'état embryonnaire des vestiges biologiques du sexe opposé. Pour Jung, ces propriétés du sexe opposé sont présentes au cœur de nos cellules et restent actives (même si c'est à minima) aussi bien dans notre système hormonal que dans notre inconscient, cela va induire une disposition latente de notre psychisme qui aspirera à être reconnue et à prendre part à notre vie. Il nomme **Anima** la part féminine de la psyché masculine (accès à sa dimension relationnelle, émotionnelle et symbolique) et **Animus** la part masculine de la psyché féminine (accès à sa force intérieure, son autonomie et à sa rationalité), pour Jung ces deux aspects de notre psyché ont des fonctions de médiateurs entre les plans conscient et inconscient. Bien que présente en nous dès l'origine, cette disposition de notre psychisme ne pourra se révéler et s'intégrer à la personnalité sans un certain travail d'élaboration.

Cela implique de reconnaître ces parties de nous comme légitimes et nécessaires, même si elles paraissent étrangères ou non conformes à notre identité consciente. Ce travail peut susciter beaucoup de résistance de la part du sujet car, lorsqu'on rentre en relation avec son monde intérieur et qu'on éclaire les zones d'ombre et d'inconnu, cela rentre souvent en opposition avec la rationalité de la vie consciente. Cette médiation entre les plans conscient et inconscient peut faire peur à notre partie consciente qui veut garder le contrôle.

Jung pense que sans intégration de l'autre en soi, Anima et Animus agissent inconsciemment en se projetant sur les partenaires et en créant dépendance, idéalisation et conflit au sein du couple ou dans les rapports avec les personnes de l'autre sexe en général. Cela correspond au mécanisme de projection, il est plus supportable pour le Moi de projeter à l'extérieur ce qui ne peut être assumé à l'intérieur, mais dans le cadre précis du rapport homme/femme.

Nous sommes faits de polarités (combativité/passivité, force/douceur, raison/émotion, masculin/féminin...), tant que l'on rejette une de ces parts on reste fragmenté, dissocié. L'intégration de l'autre en soi c'est donc la reconnaissance et l'assimilation consciente de notre polarité sexuelle opposée afin de devenir psychiquement équilibré, pour Jung c'est une étape essentielle sur le chemin de l'individuation. Ce processus est humanisant car il autonomise la personne puisqu'elle n'est plus tributaire de l'extérieur pour fonctionner, et il la décentre pour l'emmener vers la capacité d'aimer dans la réciprocité, dans une rencontre au-delà du narcissisme.

Bon nombre de contes font référence à l'interdépendance du masculin et du féminin ainsi qu'à l'importance de leur harmonisation au sein de la psyché humaine. Dans la Belle et la Bête par exemple, l'union de la douceur de Belle et de la force brute de la Bête, montre que la complémentarité des polarités guérit et élève à l'intérieure d'une même personne. Ou encore l'union finale des

qualités réceptives du féminin et des qualités actives du masculin, comme dans la rencontre symbolique de la patience et de la résilience de Cendrillon, avec la force d'action et de reconnaissance sociale du prince. Les contes entendus au premier degré peuvent paraître sexistes en enfermant les hommes et les femmes dans des clichés de genres mais lorsqu'il sont lus avec plus de recul, les personnages apparaissent comme les différentes facettes de la psyché humaine au sein d'un même individu. Lorsque la notion de phallus et les angoisses de castration qui y sont liées ont été dépassées, la vie et ses créations peuvent être vues sous un nouveau jour, au-delà des genres et des luttes de pouvoir.

D) Travail de féminin et société occidentale

Conséquences de l'arrêt du travail de féminin

Le travail de féminin c'est donc métaboliser l'autre en soi, qu'il s'agisse du masculin ou du féminin. Nous avons vu que lorsque notre polarité sexuelle opposée (ses aptitudes et ses besoins) n'était pas reconnue et intégrée en nous, elle était projetée à l'extérieur, dans des cas extrêmes cela peut mener à une attitude d'hostilité voir de haine de l'autre sexe, que l'on retrouve dans la misandrie (haine de l'homme) ou la misogynie (haine de la femme). C'est le cas de l'idéologie Incel (involuntary celibate) qui cultive, notamment sur internet, un entre-soi masculiniste et une misogynie violente, ou encore des discours néo féministes qui, malgré des arguments défendables de départ, finissent par tomber également dans le rejet, hiérarchisant à nouveau les rapports homme/femme. C'est notamment le cas dans l'ouvrage de Pauline Harmange « Pourquoi haïr les hommes ? La misandrie comme autodéfense féministe », qui écrit : « *Rejeter les hommes, c'est se choisir soi-même, et choisir les femmes qui nous entourent, qui nous rendent notre affection, qui nous soutiennent* », témoignage d'un repli sur soi comme mécanisme de défense face à l'agression virile étendue à tous les hommes, et d'un cuisant échec du travail de féminin.

Il est clair que ces prises de positions extrêmes sont en lien direct avec l'histoire personnelle du sujet. Il est aussi évident qu'il doit être difficile de faire preuve de résilience et d'ouverture, nécessaires au dépassement de la castration et de ses luttes phalliques, lorsque l'on a été victime ou témoin d'une personne ou d'un environnement abusif. Mais même s'il est parfois inévitable et justifié de prendre une position extrême car défensive pour quelqu'un qui aura vécu l'insoutenable, il n'est jamais bon d'en faire quelque chose d'universel (tous les hommes sont ceci, toutes les femmes sont cela). Cela ne fait que cliver d'avantage les rapports entre les êtres, chacun se repliant sur soi, faisant régresser le Moi à des mécanismes de défense archaïques comme le clivage, menant à la haine et la peur du différent.

Il est également intéressant d'observer dans le contexte actuel de floutage des genres, l'émergence de mouvements réactionnaires revendiquant le contraste des sexes, comme notamment avec le 'virilisme', un courant idéologique et culturel qui valorise la virilité traditionnelle comme modèle central d'identité masculine, en réaction face au déclin ou à la féminisation des hommes. Ainsi que le mouvement des 'tradwives', tendance socioculturelle valorisant un mode de vie domestique traditionnel, qui glorifie le rôle de la femme au foyer, la soumission volontaire à son mari, idéologie régressive et conservatrice des rapports homme/femme. Dans les deux cas, on retrouve un retour aux valeurs traditionnelles comme repères sécurisants pour des individus en quête de stabilité et de clarté des rôles, qui finalement ne font que renforcer les stéréotypes de genres, niant la pluralité des expressions du féminin et du masculin en les figeant dans des modèles prédéfinis et de hiérarchisation des rapports. Ces deux mouvements révèlent, chacun à leur manière, une angoisse de castration non élaborée, et sont des réactions défensives face à la menace de castration. Le virilisme par surenchère phallique, rejetant ainsi la polarité féminine à l'extérieur de la psyché et les tradwives en rétablissant une hiérarchie

sexuée rassurant l'angoisse de castration des deux parties. Le travail de féminin est en pleine régression.

Oui la reconnaissance de l'asymétrie est souhaitable (hommes et femmes sont différents, ont des besoins différents, n'ont pas les mêmes qualités, n'ont pas les mêmes armes pour se battre ...), mais cela est seulement possible au-delà du stade phallique, dans le cadre d'une coopération respectueuse et non hiérarchisée des qualités. Dès lors qu'il y a hiérarchisation, il y automatiquement rapports de force et donc soumission/domination. La question est, une société peut-elle exister autrement que sur un fonctionnement phallique ?

Conséquences du refus de castration (aussi appelé déni de la différence des sexes ou refus du féminin)

Nous pouvons actuellement observer dans les sociétés occidentales un mouvement de refus de la castration et de régression aux stades pré-génitaux, qui se traduit par un idéal d'unification des genres et le gommage des différences sexuelles (dysphorie de genre, phénomène iel...), le culte du corps et l'autocentrisme sur les réseaux sociaux. Symptômes d'un mal-être et d'une régression autoérotique d'une partie de la société, en perte de repères face à l'évolution massive et rapide des mœurs. Mouvement pulsionnel de repli, soutenu par une économie de surconsommation, qui maintient les individus en perte de repères, dans une illusion de toute puissance narcissique (je peux choisir d'être qui je veux) et d'évitement de la castration.

'Désymbolisation de la sexualité'

« Une société qui se refuse à renoncer, qui perd ses repères et n'assume pas ses parts d'ombres », dans son ouvrage « La confusion des sexes » parut en 2007, Michel Schneider psychanalyste, fait un lien intéressant entre le gommage des différences sexuelles et le mouvement régressif de la sexualité dans notre

société. Pour lui la déssexualisation est d'abord générationnelle. Pour une partie de la nouvelle génération, la sexualité est reléguée au rang de divertissement parmi tant d'autres, et ne doit surtout pas « *prendre la tête* » selon ses termes. Nourrie de références pornographiques elle doit se dérouler de façon performante mais sans passion, source de plaisir individuel et non plus comme un rapport au désir, un déni de l'autre donc, car le désir c'est avant tout l'envie de l'autre, la rencontre de la différence.

La libido de la nouvelle génération est tournée dit-il « *...vers les objets de consommation qui ont l'avantage de pouvoir être appropriés, achetés, volés, détruits et de ne pas avoir, comme les objets sexuels, leur mot à dire.* » Il fait aussi le lien entre la violence des banlieues et la sexualité entravée qui y prévaut, pour lui « *La déliaison sociale résulte en partie de la désymbolisation de la sexualité* ». Plus généralement, à propos du fantasme d'uniformisation homme-femme, il dit : « *...les deux sexes esquivent le féminin, les hommes en se féminisant, les femmes en s'enfermant dans le rôle de mère. A l'époque de la métrosexualité, le désir de maternel chez les uns et les autres révèle une peur – une haine parfois – du féminin incarnant le sexe.* » Observation d'un mouvement régressif de société en défaillance de symbolisation, rendant impossible le travail de féminin.

Enfin, le refus de castration peut aussi être un choix conscient, une posture, comme c'est le cas pour la philosophe américaine pionnière de la pensée Queer Judith Butler, qui revendique l'avènement de l'indifférenciation totale et universelle des sexes, sorte de neutralité absolue, une abolition pure et simple du genre. Une déconstruction totale de toutes les démarcations, afin d'ouvrir le destin de chacun, où les caractéristiques sexuées n'appartiennent ni à un sexe ni à l'autre mais à l'individu universel. L'obligation de choisir entre masculin et féminin provoquant en nous « *la mélancolie de genre* ».

Qu'il soit conscient ou inconscient, le refus de castration témoigne toujours d'un arrêt dans le travail de féminin, d'un échec à reconnaître et à se représenter le manque, l'absence ou la limite. Il répond au principe de plaisir (éviter la douleur que représente ce travail, maintenir l'illusion d'uniformité) et reste un mécanisme de défense contre l'angoisse que suscite cette limite. Il est un évitement du principe de réalité, qui impose la reconnaissance du manque et de l'altérité.

CONCLUSION

Symboliser est vital pour l'être humain. Symboliser la notion d'altérité est une condition indispensable pour réellement entrer en contact avec un autre individu. Sans cette métabolisation de la différence, l'autre reste prisonnier des scénarios narcissiques du sujet, et la véritable rencontre ne peut avoir lieu. La différence des sexes est à la base de ce processus humanisant, son acceptation en est la clé. L'issue du travail de féminin c'est donc d'avoir digéré psychiquement et intégré à son Moi la notion d'Autre. Évoluer, s'élever, fait partie de notre nature humaine, muter du narcissisme vers la génitalité est un processus soutenu par la pulsion de vie. Lorsque cette transformation ne peut avoir lieu, on peut parler d'échec de symbolisation de la différence, l'autre reste projeté à l'extérieur de la psyché, le sujet par protection lui, reste dans sa bulle narcissique hermétique. Il se protège de tout ce que représente cette notion d'altérité, trop blessante pour son narcissisme, il y a alors échec du travail de féminin par fermeture du sujet.

Accéder au féminin pour les deux sexes demande de l'ouverture, afin d'arriver à l'endroit où le pouvoir n'a plus d'importance (le phallus n'existe pas) et où l'homme et la femme peuvent se rencontrer sans avoir peur de perdre quelque chose puisqu'il n'y a rien à perdre, c'est l'accession à la distinction des sexes, l'ouverture à l'autre sans hiérarchie et jugement de valeur (références phalliques), c'est l'acceptation de l'asymétrie. C'est aussi accepter notre complémentarité ainsi que notre besoin de l'Autre (idées blessantes pour l'illusion de toute puissance et de fantasme d'autonomie du narcissisme). Le couple masculin-féminin est une cocréation qui se situe en antinomie de celui de l'ordre hiérarchique phallique-châtré. Il est au-delà de l'idée de pouvoir et du concept de gain et de perte, il a cessé le combat car il a compris qu'il n'y avait rien à perdre. Il permet d'accéder au génital adulte qui est un travail dynamique de coopération masculin-féminin à l'intérieur et à l'extérieur de chaque être.

Intégrer et harmoniser les pôles masculin et féminin en soi, est le seul moyen de dépasser les rôles sociaux et les oppositions de genres. Dépasser la castration c'est trouver l'équilibre entre subir et choisir, c'est accéder à son libre arbitre, choisir en fonction de son être et non pas en fonction des définitions de genres masculin et féminin de la société.

Au départ de la vie, son environnement constitue un miroir pour l'être humain. Un miroir dans lequel il se reflète, ne pouvant encore trouver d'autres formes à ce qui se trouve en lui, que ce qu'il voit ou croit voir (par projection) dans ce qu'il prête aux éléments qui se trouvent en dehors de lui. Il est comme sans distance, lui et l'extérieur, images et réalité se confondent. Ce qui lui permettra de s'extraire de cet état de départ c'est la perception du contraste, elle est à la base du processus d'humanisation qui va permettre à l'individu de se distancer de la relation originelle indifférenciée d'avec ce qui l'entoure.

Même si cette distanciation d'avec l'extérieur se fait au fil des différentes castrations sur le parcours du sujet, la prise de conscience de la différence des sexes est l'expérience qui active le processus psychique d'élaboration de la notion de contraste. Par conséquent, la notion de féminin est le premier support (concret et visuel) à se présenter dans la vie psychique de l'individu sur lequel appuyer cette élaboration, qui elle-même englobera d'autres notions qui seront des conséquences de cette prise de conscience comme l'autre, le différent, l'inconnu, le nouveau La notion de contraste permet de créer la distance, c'est seulement dans la distance du corps de l'autre, d'une situation, que l'on peut se rencontrer, se découvrir. Cette distance alors créée permet le vide, l'espace transitionnel, lieu fertile de la création de soi dans son identité mais aussi dans son devenir. Sans la distance d'avec l'autre, nous n'avons pas conscience d'être, voilà pourquoi la différence est humanisante et qu'il faut précieusement la cultiver, la respecter.

Qu'on le nomme processus d'individuation, travail de féminin ou encore autonomisation du sujet, ce travail d'intégration et de symbolisation de la différence ne pourrait jamais s'amorcer sans la perception originelle d'un premier Autre, voilà pourquoi ce mémoire s'intitule « *Le féminin, un Autre nécessaire* ».

BIBLIOGRAPHIE

- J. André « La sexualité masculine »
- D. Anzieu « Le Moi-Peau »
- M. Balint « Amour primaire et technique psychanalytique »
- WR. Bion « Aux sources de l'expérience »
- J. Butler « Trouble dans le genre »
- H. Deutsch « La psychologie des femmes » I et II
- F. Dolto « Sexualité féminine »
- S. Freud « Analyse avec fin, analyse sans fin »
- S. Freud « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse »
- S. Freud « La féminité »
- S. Freud « La vie sexuelle »
- S. Freud « Les théories sexuelles infantiles »
- S. Freud « Pulsions et destin des pulsions »
- S. Freud « Trois essais sur la théorie sexuelle »
- A. Green « Le complexe de castration »
- F. Héritier « Masculin/féminin, la pensée de la différence »
- C.G Jung « Dialectique du Moi et de l'inconscient »
- J. Lacan « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse »
- D. Lauru « Père-fille, une histoire de regard »
- J. Rivière « La féminité en tant que mascarade »
- J. Schaeffer « Le féminin, un sexe autre »
- J. Schaeffer « Le refus du féminin »
- M. Schneider « La confusion des sexes »
- D.W Winnicott « Jeu et réalité »
- D.W Winnicott « L'enfant et le monde extérieur, le développement des relations »